

– ORION, « Jacques Rivière »,

Action française, dimanche 15 février 1925, 18^e année, p. 6, col. 1

[rubrique : « Le Carnet des Lettres, des Sciences et des Arts / Sur Baudelaire » :

« Le directeur de la Nouvelle Revue française est mort hier matin, brusquement arrêté, puis éteint par la maladie. Les Lettres françaises déploreront la perte qu'elles font. Esprit profondément cultivé et pénétrant, Rivière apportait sur tous les sujets qu'il abordait des vues personnelles. Il fuyait les lieux communs. Il aimait la qualité littéraire, jusque la trouver quelquefois jusque dans le trop rare et singulier. Celui d'entre nous qui s'incline ici affectueusement sur son cercueil précise que Rivière aurait poussé plus loin ses investigations. Il était à la fois utile et délicieux de converser, de discuter avec lui. Avec une intelligence admirable, son adversaire rencontrait chez lui une bonne foi à laquelle c'est un devoir de rendre hommage. »]

– n.s., « Mort de Jacques Rivière »,

Comœdia, n° 4438, dimanche 15 février 1925, p. 1

[cliché photographique de Henri Manuel :

« On a appris avec une vive émotion la mort de M. Jacques Rivière, survenue hier matin à la suite d'une courte maladie.

Il avait été un des fondateurs de La Nouvelle Revue française ; il en devint ensuite le directeur, aussi actif que courtois et compréhensif. Son œuvre littéraire comprend un roman, L' Aimée, un livre qui a pour titre L'Allemand et de nombreuses études critiques où se manifestent un esprit de la plus haute distinction et une conscience exemplaire. La disparition prématurée de cet écrivain sera douloureusement ressentie par les lettrés.

M. Jacques Rivière était âgé de 39 ans.

Les obsèques auront lieu le mercredi 18 février, à Cenon, près de Bordeaux.

La levée du corps aura lieu demain, à 15 heures, en l'église Saint-Pierre-de-Montrouge, où l'on se réunira.

Cet avis tient lieu de faire-part. »]

– n.s., « Mort de M. Jacques Rivière »,

L'Écho de Paris, n° 15689, dimanche 15 février 1925, p. 2

[deux coupures en doublon, aux f° 1 et 3 du dossier de presse conservé au fonds Rivière :

« C'est avec un vif sentiment de peine que les lettrés ont appris hier soir la mort de Jacques Rivière, qui dirigeait depuis longtemps la Nouvelle Revue française, et qu'une grippe de forme pulmonaire a enlevé rapidement à l'attention des siens et à l'estime du monde littéraire.

Jacques Rivière, essayiste et romancier, avait donné plusieurs volumes d'études, et il y a deux ans un roman psychologique, Aimée, qui avait été accueilli comme l'un des romans modernes les mieux apparentés à la tradition classique;

Jacques Rivière était le beau-frère du regretté Alain-Fournier. »]

– Léon TREICH, « Jacques Rivière »,
L'Éclair, 38e année, n° 13132, 15 février 1925, p. 2

[f° 1 du dossier de presse constitué par Isabelle Rivière :

« Jacques Rivière, directeur de la revue : La Nouvelle Revue française, est décédé hier matin, à cinq heures, des suites d'une grippe de forme pulmonaire. Il n'était âgé que de trente-neuf ans.

Beau-frère du regretté Alain-Fournier, dont il éditait l'an dernier les écrits posthumes, disciple enthousiaste d'André Gide, essayiste de grande valeur, Jacques Rivière laisse trois enfants.

C'est en 1910 que parurent dans la Nouvelle Revue française les essais qui devaient être réunis l'année suivante sous le titre d'Études ; ces Études furent suivies d'un Essai sur la Foi, qui contient peut-être les pages les plus émouvantes que Jacques Rivière ait écrites, de trois articles sur le roman d'aventures et d'une étude sur Rimbaud, dont la guerre interrompit la publication.

Peu de semaines après l'armistice, paraissait l'Allemand, souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre ; à peu près à la même époque, Rivière prenait la direction de la Nouvelle Revue française ; dans son premier papier, il demandait aux Français de "rester à la fois des écrivains sans politique et des citoyens sans littérature".

C'est à Jacques Rivière que fut décerné il y a trois ans le premier prix de littérature de la nouvelle fondation américaine Blumenthal. Dès cette année, Rivière travaillait au roman L'Aimée, qu'il devait publier en 1923, cet étonnant roman, sans action – ce qui lui valut plus d'une critique injuste mais admirable de vie et de netteté, et d'une psychologie si raffinée ! Si raffinée qu'elle en semblait, à certains, maladive. Rivière n'écrivait-il pas, au reste, dans Aimée : "C'est aux irrégularités de mon cœur que je m'intéresse avant tout" ? Parole trop facile à détourner de son vrai sens !

Depuis de longues semaines, Jacques Rivière avait dû s'éloigner de la Nouvelle Revue Française, qu'il avait confiée à Jean Paulhan, un de ceux dont la pensée et le cœur étaient, depuis des années, tout près de lui. C'est vraisemblablement Jean Paulhan qui présidera à la réunion en volume des manuscrits encore inédits de l'écrivain disparu, et peut-être voudra-t-il aussi nous donner un jour la correspondance – qu'on dit précieuse – de son ami. »]

– n.s., « Nous apprenons la mort »,
Excelsior, 15 février 1925, p. 2

[rubrique « Le Monde » :

« Nous apprenons la mort de M. Jacques Rivière, directeur de la Nouvelle Revue française, qui vient de décéder à Paris, dans sa trente-neuvième année »].

– SERIGNY, sans titre,
Le Figaro, 72e année, 3e série, n° 46, 15 février 1925, col. 4

[rubrique « Deuil » dans « Le Monde de la ville » ; « Il laisse trois enfants. [...] Cet avis tient lieu de faire-part. »]

– VALFLEURY, sans titre,

Le Gaulois, 15 février 1925, p. 2, col. 4

[rubrique « Nécrologie » dans « Les mondanités » : « *Le présent avis tient lieu d'invitation.* »]

– n.s., sans titre,

L'Intransigeant, 46e année, n° 16265, dimanche 15 février 1925

[rubrique : « Les Lettres » :

« *Nous apprenons la mort de Jacques Rivière, le directeur de la Nouvelle Revue Française, décédé ce matin à cinq heures, des suites d'une grippe de forme pulmonaire.*

Beau-frère du regretté Alain-Fournier, disciple enthousiaste d'André Gide, essayiste de grande valeur, Jacques Rivière ne laissera que des regrets.

Il avait publié notamment Etudes, l'Allemand, et un roman, Aimée.

Il laisse trois enfants. »

– n.s.,

Le Journal, édition de cinq heures du matin, dimanche 15 février 1925, p. 2, col. 6

[rubrique « Le monde et la ville » dans « Informations » :

« *On annonce la mort de M. Jacques Rivière, directeur de la Nouvelle Revue française. Il avait publié : Etudes, l'Allemand, un roman : Aimée.* »

– n.s., sans titre,

L'Œuvre, n° 3425, dimanche 15 février 1925, p; 2.

Rubrique : « Deuils » ; texte complet :

« *Nous apprenons la mort de M. Jacques Rivière, directeur de la N.R.F., qui vient de décéder à Paris dans sa trente-neuvième année.*

Les obsèques auront lieu le mercredi 18 février, à Cenon, près de Bordeaux.

La levée du corps aura lieu le 16, à 3 heures de l'après-midi, en l'église Saint-Pierre de Montrouge, où l'on se réunira.

Cet avis tient lieu de faire-part. »

– n.s., « La mort de Jacques Rivière »,

Paris-Midi, 15e année, n° 4657, dimanche 15 février 1925, p. 2, col. 4

[rubrique « Littérature » :

« *La mort de Jacques Rivière, le directeur de la Nouvelle Revue Française, décédé hier matin à 5 heures, des suites d'une grippe de forme pulmonaire, a frappé de nombreux amis et ses adversaires qui l'estimaient.*

Prisonnier en Allemagne, il avait étudié nos ennemis dans un bon livre, L'Allemand.

Jacques Rivière était le beau-frère d'Alain-Fournier et le disciple d'André Gide. Critique de grande valeur, il laissera de grands regrets.

Il avait publié : Etudes, et Aimée, un roman.

Il était père de trois enfants » ; Isabelle Rivière note sur la coupure de presse qu'elle a reçue : « le même dans Action du siècle »].

– n.s., « **Mort de Jacques Rivière** »,
Suisse de Genève, 15 février 1925

[coupure au f° 5, même si l'auteur semble attribuer à Rivière un ouvrage d'Albert Thibaudet :

« Plus que le romancier d'Aimée ou le commentateur de la grande guerre, c'est chez Rivière le critique qui restera vivant dans le cœur et l'esprit des lettrés. [...] Et c'est pourquoi nombre de ses Études et ses Trente ans de vie française sont tout animés de cette intelligence qui part du cœur et qui lui faisait mélanger à sa propre personnalité la substance qu'il recevait de ses maîtres. » La collection de la BnF, sous la cote Jo 40514 est incomplète.]

– **ORION**, « **Les obsèques de Jacques Rivière** »,
L'Action française, 18e année, n° 47, lundi 16 février 1925.

Référence douteuse.

– **L'Écho de Paris**, lundi 16 février 1925, p. 2

[rubrique « Nécrologie » dans « Carnet du jour » : « *La levée du corps aura lieu cet après-midi, à 15 heures (et non pas mardi, comme il avait été annoncé par erreur), en l'église Saint-Pierre de Montrouge, où l'on se réunira* »].

– n.s.,

En Nouvelle, 16 février 1925

[rubrique « Nécrologie » : passages repris de *La Liberté*].

– n.s., « **Deuils** »,

Excelsior, 16 février 1925, p. 2, col. 6

[« *Les obsèques de M. Jacques Rivière, directeur de La Nouvelle Revue française, auront lieu mercredi 18 courant, à Senon [sic], près de Bordeaux. La levée du corps aura lieu cet après-midi (et non mardi, comme il a été annoncé par erreur), à 15 heures, à l'église Saint-Pierre de Montrouge, où l'on se réunira. Le présent avis tient lieu de faire-part.* »]

– n.s., « **La Mort de Jacques Rivière** »,
L'indépendant. Pau, 16 février 1925

[coupure au f° 5 du dossier de presse conservé à Bourges, texte largement repris de Léon Treich, à l'exception d'un paragraphe régional :

« Depuis de longues semaines, Jacques Rivière avait dû s'éloigner de la Nouvelle Revue Française, qu'il avait confiée à Jean Paulhan, un de ceux dont la pensée et le cœur étaient, depuis des années, tout près de lui. C'est vraisemblablement Jean Paulhan qui présidera à la réunion en volume des manuscrits encore inédits de l'écrivain disparu, et peut-être voudra-t-il aussi nous donner un jour la correspondance – qu'on dit précieuse – de son ami.

Dans cette région on apprendra avec tristesse la mort de Jacques Rivière. Il comptait dans les Landes, en Béarn et en Pays Basque de nombreux amis. Assidu de Biarritz, il faisait chaque année une randonnée à travers les Pyrénées, puis revenait à Cenon, dans la maison paternelle, achever ses vacances. »]

– n.s.,
L'Intransigeant, lundi 16 février 1925, p. 2, col. 3

{rubrique : « Les Lettres » :

« Les obsèques de Jacques Rivière auront lieu mercredi, près de Bordeaux, à Cenon. La levée du corps se fera demain, à 15 heures, en l'église Saint-Pierre de Montrouge où on se réunira. »]

– **Albert THIBAUDET**, « **Jacques Rivière** »,
Journal de Genève, 16 février 1925

[coupure de presse volante au fonds Rivière :

« Deuil des amis, deuil des lecteurs, deuil des lettres, comme cela paraît peu de chose auprès du malheur qui écrase une femme dont on ose à peine se représenter la douleur, une famille que l'on aimait...

Et pourtant ce n'est pas de ce que nous perdons qu'il faut parler, dans un hommage public, c'est de ce que perd la littérature ; il faut faire comme si on pensait à la littérature ; il faut s'occuper de la pierre du tombeau avant que soit même creusée la fosse de notre ami. »]

– **La Muse du Département**, « **Mort de M. Jacques Rivière** »,
Journal de l'Est, 16 février 1925

[sous la rubrique « Courrier des Lettres », coupure de presse au f° 5 du dossier de presse :

« Nul ne lui reprochait une jeunese que ses lecteurs, à distance, ne soupçonnaient pas. [...] Il estimait comme un haut devoir cet exercice d'introspection, il lui donnait peut-être une plus grande importance que ceux dont il le détenait. Il y a quelques semaines, sa présence comme conférencier était annoncée à Strasbourg. Déjà la maladie l'avait saisi et rendait impossible ce déplacement, mais il y avait comme un hommage à Jacques Rivière dans l'empressement du public à souhaiter l'entendre. »]

– SAIMPRÉ,

Journal des débats politiques et littéraires, 137^e année, n° 46, lundi 16 février 1925, p. 3, col. 3

[rubrique « Dans le monde », puis « Deuil », texte complet :

« M. Jacques Rivière, directeur de la Nouvelle Revue française, est décédé hier à Paris, dans sa 39^e année. Ecrivain distingué, M. Rivière laisse une œuvre importante : Etudes, L'Allemagne, un essai sur Marcel Proust et son roman *Aimée*, qui obtint en 1922, le prix Femina Vie Heureuse.

La levée du corps aura lieu le lundi 16, à 3 heures de l'après-midi, en l'église Saint-Pierre de Montrouge, où l'on se réunira.

Les obsèques seront célébrées le mercredi 18 février, à Cenon, près de Bordeaux. »]

– n.s., « La mort de Jacques Rivière »,

La Liberté, 60^e année, lundi 16 février 1925, p. 2, col. 5.

Texte complet :

« Le directeur de la Nouvelle Revue française, M. Jacques Rivière, vient de mourir, enlevé par une grippe maligne. c'est un des meilleurs écrivains de sa génération. Esprit critique, avant tout, il laisse sur André Gide et sur les romanciers et philosophes de son groupe, des études pénétrantes, riches d'aperçus originaux et de généralisations suggestives.

Son meilleur roman, *Aimée*, est l'analyse minutieuse de l'état d'esprit d'un amoureux qui croit être aimé, et dont tout l'effort psychologique, l'observation attentive de son moi et du moi de l'"*Aimée*" aboutissent à faire, tout simplement, un dupe. C'est une œuvre remarquable, d'une forme nette et délicate, et qui a toutes les chances de survivre.

M. Jacques Rivière a été mêlé à des polémiques assez vives. Mais on peut être certain que ses adversaires eux-mêmes éprouvent un amer regret de cette mort soudaine. Jacques Rivière méritait l'estime profonde de tous les lettrés.

Il était le beau-frère du délicieux Alain-Fournier, l'auteur du *Grand Meaulnes*, mort, dès le début de la guerre au champ d'honneur. Lui-même avait réuni les premiers essais d'Alain-Fournier, en leur donnant une préface émue et intelligente. »]

– n.s., « French critic dead »,

New York Herald, 16 février 1925

[coupure au f° 5 du dossier de presse conservé à Bourges :

« M. Jacques Rivière, founder and director of the "Nouvelle Revue Française" died yesterday, aged thirty-nine. He was the author of a series of authoritative critical works and was especially interested in the prose and verse of contemporary American writers. The funeral will be held Wednesday at Cénon. »]

– n.s., « Une perte douloureuse »,

Paris-Midi, 15^e année, n° 4658, lundi 16 février 1925, p. 2, col. 4

[rubrique : « Littérature » ; au f° 2 du dossier de presse, mention de la main d'Isabelle, « *le même dans Action du siècle le 17 [février 1925]* » :

« M. Jacques Rivière sera inhumé à Cénon, près de Bordeaux, qui est, croyons-nous, son pays d'origine. La levée du corps aura lieu aujourd'hui à 3 heures de l'après-midi à Saint-Pierre de Montrouge.

La Nouvelle Revue Française vient de perdre un directeur d'une rare culture. Son livre Etudes réunissait les essais sur Baudelaire, sur Claudel, sur Rimbaud, sur Gide etc., que Rivière avait publiés avant la guerre dans la Grande Revue et la N.R.F. Les lettres françaises perdent ainsi un des hommes les plus ouverts à la littérature psychologique qui fut. Il avait aussi beaucoup de sympathie pour les lettres étrangères et pour cette culture européenne qu'on ne peut plus nier.

Son esprit, de son aveu foncièrement catholique, aurait dû lui valoir l'indulgence des néo-thomistes. Il n'en fut rien, et ils l'attaquèrent violemment, tant pour l'affection qu'il vouait pour André Gide que pour la généreuse attention qu'il donnait aux nouveautés.

Il est inutile de rappeler la campagne de presse entreprise contre lui par des auteurs qu'il n'avait pas accueillis. Le beau rôle, dans cette affaire, c'est lui qui l'eut.

Il était parfois hésitant, mais par excès de conscience. Il était souvent entraîné par des théories. Mais qu'il ait pu faciliter la publication à la fois d'un Claudel et d'un Gide, d'un Proust et d'un Valéry, d'un Romans et d'un Marsan, d'un Conrad et d'un Larbaud, voilà de quoi nous le faire aimer, voilà de quoi nous faire pleurer sa perte comme s'il avait été notre ami cher. »]

– n.s.,

Paris-Soir [Eugène Merle, directeur], n° 500, lundi 16 février 1925, p. 2, col. 5

[de la rubrique : « Petit Mémorial des Lettres », texte complet :

« C'est seulement hier dans la soirée que la presse a appris le décès, à l'âge de trente-neuf ans, des suites d'une grippe pulmonaire, de Jacques Rivière, le directeur de la Nouvelle Revue Française.

Il était l'auteur estimé d'Etudes, Essai sur la Foi, Allemand, l'Aimée, de plusieurs articles sur le roman d'aventures et d'une étude sur Rimbaud dont la guerre a interrompu la publication. Il fut, il y a trois ans, le premier bénéficiaire du prix Blumenthal.

Il a édité, l'an dernier, les écrits posthumes d'Alain Fournier dont il était le beau-frère.

Éloigné depuis quelque temps de la Nouvelle Revue Française, il en avait confié la direction littéraire à son ami Jean Paulhan.

Il laisse trois enfants. »]

– n.s.,

Le Petit Monégasque, 16 février 1925

[au f° 5 du dossier de presse conservé à Bourges :

« Nos lecteurs ont encore présentes à la mémoire les paroles intelligentes, et pleines d'une pieuse ferveur que consacra l'an dernier à M. Marcel Proust, le directeur de la Nouvelle Revue française, l'auteur de ces remarquables Études, de cet essai sur L'Allemand et de ce beau roman qui fut un beau succès *Aimée*. [...]

Rappelons qu'il fut le panégyriste éclairé de son beau-frère Alain-Fournier, et qu'il subit les injures ridicules de ce talent étincelant, de ce brillant polémiste, et de ce mégalomane exaspéré : Henri Béraud, qui fut pour lui atrocement injuste et méchant, comme souvent, et qui doit, maintenant, le regretter. »]

– n.s.,

Le Temps, 65e année, lundi 16 février 1925, p. 3, col. 1 ;

texte complet :

« On annonce la mort, à l'âge de 39 ans, de M. Jacques Rivière, fondateur de la Nouvelle Revue française, dont il était le directeur. Il avait publié des études critiques remarquées, un livre intitulé : *l'Allemand* et un roman : *l'Aimée*.

Les obsèques de M. Jacques Rivière seront célébrées le mercredi 16 février, à Cenon, près de Bordeaux. La levée du corps aura lieu après-demain mardi, à trois heures de l'après-midi, en l'église Saint-Pierre de Montrouge, où l'on se réunira.

Cet avis tient lieu de faire-part. »

– **Action du Siècle**, 17 février 1925

[même texte que dans *Paris-Midi* le 16 février ; le titre ne semble pas avoir été déposé à la BnF.]

– n.s.,

L'Action française. Organe du nationalisme intégral, 18e année, n° 48, mardi 17 février 1925, p. 2, col. 3

[rubrique « Deuil » dans « Chronique du monde et de la ville » :

« Les obsèques de M. Jacques Rivière, directeur de la N.R.F. auront lieu demain mercredi à Cenon, près de Bordeaux. La levée du corps a eu lieu hier à 3 heures de l'après-midi, en l'église Saint-Pierre de Montrouge »]

– R.C., « Les obsèques de Jacques Rivière »,

Comœdia, n° 4440, mardi 17 février 1925, p. 4, col. 2

[« Au hasard nous avons relevé quelques noms : Jean Cocteau, Bernard Zimmer, Valmy-Baysse, Georges Pioch, Jacques Copeau, Thierry Sandre, Gilbert Charles, Catusse, Gaston Picard, Pierre Bost, Bernard Grasset, Henri Ghéon, Amédée Ozenfant, Guesne, Frédéric Lefèvre, Daragnès, J.-L. Vaudoyer, Paul Valéry, José Germain, Martial

Piéchaud, Jacques Boulenger, toute la rédaction de la N.R.F. » ; en haut de page, caricature de Henri Béraud...]

– n.s.,

L'Éclair, 35^e année, n° 13134, mardi 17 février 1925, p. 2, col. 2

[rubrique « Nécrologie » dans « Carnet mondain » :

« Une foule considérable emplissait l'église, et dans cette affluence nous avons remarqué, aux côtés de la famille : MM. Gide, G. Gallimard, P. Moran, F. Lefèvre, Kessel, Giraudoux, Pioch, E. Jaloux, Saint-Andréa, B. Grasset, L.-D. Hirsch, H. Massis, Louis Chéronnet, A. Guyer, J. Cocteau. »]

– « Jacques Rivière »,

L'Information financière, économique et politique, 27^e année, n° 47, mardi 17 février 1925, p. 2, col. 5-6

[sous la rubrique « Courrier des livres » :

« Jacques Rivière vient de mourir à l'âge de trente-neuf ans. Le directeur de la Nouvelle Revue Française, auteur du roman *Aimée et de L'Allemand*, étude sincère, était un écrivain, on doit l'écrire, très intelligent. Peut-être un de ses collaborateurs publiera-t-il quelques pages sur Rivière comme Rivière en publia sur Alain-Fournier, introduction compréhensive à *Miracles*. Le meilleur livre de Jacques Rivière est sans doute *Etudes*, paru il y a treize ans déjà et dont nous avons parlé lors de sa réédition il y a quelques mois ; il en disait modestement : "Je demande qu'on le lise légèrement, sans se laisser accabler par l'insistance un peu pédante qui le gâte çà et là, ni par tout un arroi de mots abstraits qui ne sont pas toujours aussi expressifs que je voulais les rendre, ni enfin par une abondance d'images faussement voluptueuses que je supprimerais aujourd'hui si ce n'était me condamner à remonter de fond en comble mon ouvrage." »]

_ Geneviève DUHAMELET, "Aimée, par Jacques Rivière / Editions de la N.R.F.",

Journal de Fécamp, 17 février 1925

[«Chronique bibliographique»; coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°19].

– Albert THIBAUDET, « Jacques Rivière »,

Journal de Genève, 96^e année, n° 47, mardi 17 février 1925, p. 1, col. 3-4

[« Deuil des amis, deuil des lecteurs, deuil des lettres, comme cela paraît peu de chose auprès du malheur qui écrase une femme dont on ose à peine se représenter la douleur, une famille que l'on aimait... »]

Et pourtant ce n'est pas de ce que nous perdons qu'il faut parler, dans un hommage public, c'est de ce que perd la littérature ; il faut faire comme si on pensait à la littérature ; il faut s'occuper de la pierre du tombeau avant que soit même creusée la fosse de notre ami.

Le vrai monument de Jacques Rivière, c'est la place vide qu'il laisse. Le seul mot à dire sur lui, c'est celui que nous dirons bien souvent : "Si Rivière était là !" Car Rivière ne sera pas remplacé. Personne ne sera chargé après lui du message qu'il apportait, et dont nous ne connaissons que quelques phrases.

Ce message était celui d'un analyste, d'un grand analyste français. Dans ses conférences de cet hiver, à Genève, nous étions attentifs non pas seulement au débat qu'il instituait sur un problème littéraire, mais à la lumière que ses propos nous apportaient sur son œuvre de demain, à l'explication dont ils éclairaient son œuvre d'hier. Traiter des problèmes d'analyse intérieure à neuf, sans verbalisme, interpellé et appréhender directement le mystère de l'homme, sous une haleine vivante, c'était la tâche et la destination de l'auteur d'Aimée. Vingt fois j'ai entendu parler de Rivière dans un cercle littéraire : d'ordinaire, au bout de quelques minutes, la même image était jetée dans le dialogue, celle d'un mineur, d'un homme plein de conscience, d'attention, de probité et de force, qui creuse un trou. Un trou hors duquel cette conscience lui défendait de rien voir. Le secteur limité, la tranchée en profondeur, la volonté de trouver et d'aboutir, ce regard honnête dont a parlé Massis, regard qui était aussi un regard obstiné et surtout un regard courageux, voilà les figures qui, son nom évoqué, se groupaient d'elles-mêmes.

Mieux encore qu'Aimée, qui avait besoin d'être étayée et prolongée par les autres planches d'analyse auxquelles il travaillait dans les intervalles de son labeur écrasant, ce sont ses études critiques qui nous donnent la mesure de cette place vide, la sensation de ce que perd l'intelligence française. Études a indiqué avec profondeur les directions que suivait le mouvement littéraire d'après-guerre. Et surtout il y a l'Allemand.

Le livre de l'Allemand, c'est exactement le contraire de cet européanisme mol, de cette pente de facilité et de bavardage dont les esprits sérieux se détournent aujourd'hui avec répugnance. L'Allemand a été admiré de patriotes français comme Barrès et Poincaré aussi bien que de vrais et purs Allemands. La souffrance du prisonnier, le parti pris loyal et franc de la guerre, la volonté farouche d'intelligence se fondent ici en le métal dur d'un glaive de l'esprit. Aucun des livres produits par la guerre n'est plus assuré de durer. Aucun livre de Rivière ne nous fait mieux comprendre ce qu'il apportait de nouveau à la psychologie des individus, des générations et des peuples.

Ce regard ardent et triste tourné vers l'intérieur de lui-même et des choses, ce scrupule passionné et chercheur, cette œuvre où sur trois volumes publiés l'un reprenait le sillon de madame de Staël, l'autre celui de Constant, tout cela collaborait avec ses souvenirs d'interné et ses meilleures amitiés d'aujourd'hui pour lier le cœur de Rivière à celui de Genève et de la Suisse romande. Le coup irréparable qui frappe la famille de Jacques Rivière et les lettres françaises atteint durement, à Genève même, un centre d'amitié et de liaison intellectuelle, et je demeure témoin qu'il y a été ressenti comme un deuil de famille. »].

**– « Les obsèques de M. Jacques Rivière »,
Paris-Soir, 17 février 1925 :**

[« Dans l'assistance, un très grand nombre d'écrivains de toutes écoles et de toutes opinions avaient tenu à rendre hommage au disparu. A 4 heures, la cérémonie était terminée, le corps fut remis dans le fourgon et, devant l'église, le curé vint dire les dernières prières. »]

– V. GRÜNBERG, « Mort de Jacques Rivière »,
L'Alsace, Mulhouse, 18 février 1925 :

« Il avait fait une conférence à Mulhouse sur André Gide en février 1924, il y a tout juste un an, sous la patronage de la Société Industrielle. »

– n.s.,

Excelsior, mercredi 18 février 1925, p. 2, col. 6
[rubrique « Deuils » dans « Le Monde » :

« La levée du corps a été faite 38bis, rue Boulard, au domicile mortuaire, et l'office religieux célébré en l'église Saint-Pierre de Montrouge, devant une nombreuse assistance, parmi laquelle MM. Paul Valéry, Cocteau, Thierry Sandre, Valmy-Baisse [sic], Copeau, Henri Ghéon, Jacques Boulenger, etc. »]

– n.s.,

L'Intransigeant, 18 février 1925

[sous la rubrique « Les Lettres », coupure au f° 3 du dossier de presse de Jacques Rivière conservé à Bourges :

« Jacques Rivière est mort de la fièvre typhoïde et non de la grippe comme on l'avait dit tout d'abord – et cru.

Ses manuscrits inédits (un essai sur Marcel Proust et de Nouvelles Études) seront publiées par les soins de M. Jean Paulhan »]

– n.s.,

Le Journal, 18 février 1925

[rubrique « À travers les Lettres » : « on peut dire que André Gide l'influença par ses qualités les moins discutables »]

– Jean-Vincent BRÉCHIGNAC, « Jacques Rivière »,

La Meuse, Liège, 18 février 1925

[la BnF ne conserve que *La Meuse* de Saint-Mihiel, chef-lieu de la Cour d'Assises.

« Rivière, directeur, a su imprimer à son groupe un caractère que d'autres ont vertement critiqué, au cours de l'an dernier surtout. / Mais il est nécessaire de le dire : c'est la N.R.F. qui représente, pour une grande partie de la France, et surtout pour l'étranger, l'organe du mouvement intellectuel français, dans ce qu'il a de plus raisonnablement novateur. »]

– n.s., « **La levée du corps de Jacques Rivière** », *Paris-Soir*, deuxième édition, 3e année, n° 502, mercredi 18 février 1925, p. 2, col. 4

[sous la rubrique « Petit Mémorial des Lettres », texte complet :

« C'était, hier lundi, à trois heures, par un temps frais, mais soleilleux. L'église Saint-Pierre de Montrouge bientôt fut pleine. Les chants religieux en usage montaient discrètement, soulignant le silence douloureux, l'atmosphère recueillie.

Il y avait là les administrateurs, les amis, les collaborateurs de la Nouvelle Revue Française : MM. Gallimard, Hirsh, Jean Paulhan, Roger Allard, Jacques Copeau, Jean Cocteau, André Gide, Paul Valéry, Viélé-Griffin, Georges Duhamel, Fernand Fleuret, Frédéric Lefèvre, Eugène Marsan, Joseph Delteil, Jean Schlumberger, Louis Chéronnet, Valéry Larbaud, etc. ; des écrivains, des journalistes : MM. Georges Pioch, José Germain, Paul Castiaux, Henri Dalby, Eugène Marsan, Bernard Lecache, Gaston Picard, Georges Martin, Léon-Paul Fargue, Pierre de Lanux et tant d'autres ; des éditeurs : Bernard Grasset, Brun et Pigasse, etc.

Les parents de Jacques Rivière se groupaient autour de la jeune femme du disparu. Le corps partit dans le fourgon. On sait que les obsèques seront célébrées, à Cesson, près de Bordeaux.

Les écrivains se séparèrent, cependant que les gens de la rue mettaient le visage aux grilles. Rarement cérémonie d'adieu s'écoula avec plus de dignité et d'émotion. »]

– n.s., « **Jacques Rivière** »,

L'Avenir, 8e année, n° 2535, jeudi 19 février 1925, p. 2, col. 6

[rubrique : « Les Lettres et les hommes » ; coupure au f° 3 du dossier de presse conservé à Bourges, avec signature manuscrite non déchiffrée, reprise d'une autre main, « Fannius », Jean Fannius signant en effet la rubrique entière :

« La mort de Jacques Rivière est une perte douloureuse pour les lettres. Devant sa tombe prématurément ouverte, il n'y a plus qu'une voix pour dire ses exceptionnels mérites. Esprit critique de premier ordre, essayiste de grande valeur, possédant une culture très étendue, il avait mis sa vie au service des lettres et de cette Nouvelle Revue Française, dont il conduisait les brillantes destinées et dont il fut le magnifique et ardent animateur. Intelligent, enthousiaste et d'un caractère aux fermes assises, il servait avec foi, suivant les lignes d'une conscience très droite, les principes et les idées qu'il aimait défendre ou combattre. Que ce soit son premier livre d'études, son Essai sur la Foi, ses souvenirs rapportés de captivité l'Allemand, ou son unique roman Aimée, analyse minutieuse, dépourvues d'action, mais étonnante de délicate psychologie.

Jacques Rivière avait également réuni les premiers essais de son beau-frère, le charmant Alain-Fournier, auteur du Grand Meaulnes, mort aux premiers jours de la guerre. De cette existence si brève et si fortement construite, il restera le souvenir d'un beau caractère, d'une conscience très nette et d'un des beaux talents de cette génération. Sa mémoire vivra longtemps dans le souvenir de ses amis et son œuvre, particulièrement Aimée, aura des fidèles, toujours de plus en plus nombreux. Il laisse un certain nombre de manuscrits, notamment un Essai sur Proust et de Nouvelles Études, ainsi qu'une précieuse correspondance que ne manquera pas d'éditer son ami et successeur à la N.R.F. Jean Paulhan. »]

– Léon TREICH, « Jacques Rivière »,
Candide, 1^{ère} année, n° 49, 19 février 1925, p. 3

[sous la rubrique : « Les Hommes et les Livres », coupure de presse volante dans le dossier de presse du fonds Rivière à Bourges, un autre exemplaire contrecollé au f° 3 du même dossier de presse :

« Depuis près de deux mois, Jacques Rivière terrassé par la maladie, avait dû remettre le soin de la Nouvelle Revue Française à son ami Jean Paulhan. La disparition de son directeur n'amènera-t-elle point quelques changements dans l'esprit de cette célèbre ancienne "petite revue", dans ce fameux esprit N.R.F. autour duquel se fit il y a deux ans tant de bruit et qui, sympathique ou non, était une force, une force singulièrement agissante ? Les mois qui vont venir nous le diront. Nul ne songe aujourd'hui qu'à apporter à Jacques Rivière, un hommage attristé. »]

_ n.s. "Jacques Rivière +",
Frankfurter Zeitung, 19 février 1925,
[coupure au fonds Rivière dossier de presse I, f°28]

– n.s., « Jacques Rivière »,
Le Journal, jeudi 19 février 1925, p. 4, col. 2
[sous la rubrique « À travers les lettres », coupure volante au fonds Rivière :

« M. Jacques Rivière, qui vient de mourir à l'âge de 39 ans, dirigeait depuis plusieurs années déjà la Nouvelle Revue Française. Il laisse quatre ouvrages : Études (Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgski, Debussy, Ingres, Cézanne, Gauguin) ; L'Allemand qu'il avait écrit au retour de sa captivité en Allemagne ; un roman : Aimée.

Il était venu de Bordeaux à Paris pour préparer, au lycée Lakanal, l'École normale. C'est à Lakanal qu'il se lia avec Alain-Fournier, l'auteur du Grand Meaulnes que la guerre devait nous ravir et dont il devait épouser la sœur. Il a raconté dans une préface aux pages inédites posthumes d'Alain-Fournier : Miracles, comment ils firent connaissance, leurs causeries sans fin dans le parc, leurs enthousiasmes pour la poésie, la révélation qu'ils avaient eue ensemble du symbolisme et des symbolistes. À sa sortie de Lakanal, Jacques Rivière suivit les cours de la Sorbonne et passa sa licence de philosophie ; puis il abandonna ses projets de carrière universitaire pour se consacrer complètement aux lettres. C'est à l'Occident du regretté Mithouard qu'il débuta par une étude sur M. Paul Claudel, auquel il avait voué tout de suite une admiration dont il ne se départit jamais. Cependant, c'est M. André Gide qui semble avoir exercé sur lui l'influence la plus profonde ; mais on peut dire que André Gide l'influença par ses qualités les moins discutables. Son roman Aimée est d'un art très pur et de la plus haute délicatesse de sentiment. On y retrouve à chaque page cette sensibilité contenue qui faisait le charme un peu austère de l'homme infiniment délicat qu'il était. »]

– Giuseppe UNGARETTI, “Jacques Rivière é morto”,

Idea nazionale, Roma, 19 février 1925

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°25; sous la cote Jo-10512, la BnF ne conserve qu’une collection hors d’usage et, après vérification par une conservatrice, très incomplète]

– sans titre,

L’Éclair, 38^e année, n° 13137, vendredi 20 février 1925, p. 2, col. 3

[rubrique : « Ici et là » in « Courrier des lettres » ; rectificatif au sujet de la maladie de Jacques Rivière et de son rôle dans l’établissement des derniers sommaires de *La N.R.f.* ; ce texte figure au f° 7 du dossier de presse relatif à Jacques Rivière, constitué par sa femme Isabelle à partir de 1925 et aujourd’hui conservé à la bibliothèque des Quatre-Piliers de Bourges.

« Puis-je vous prier, Monsieur, de vouloir bien rectifier un détail inexact qui, donné par vous, risque de faire loi.

Jacques Rivière a été soigné, il est vrai, pour une grippe pulmonaire, jusqu’à son avant-dernier jour. Mais il souffrait, et il est mort, d’une fièvre thyphoïde. Il laisse deux enfants. Enfin ce n’est pas depuis plusieurs mois depuis deux semaines seulement qu’il avait dû s’éloigner de la Nouvelle Revue française : encore exigeait-il chaque jour un rapport précis des renseignements. Il a entièrement composé lui-même le numéro qui doit paraître le 1^{er} mars.

Je suis touché et je suis fier que vous attendiez de moi la publication de ses manuscrits encore inédits. J’espère qu’un roman du moins, dont il me parlait, est achevé, prêt à paraître. Je suis à vous, bien tristement,

Jean Paulhan »].

– Benjamin CRÉMIEUX, « Jacques Rivière »,

Les Nouvelles littéraires, quatrième année, n° 123, samedi 21 février 1925, p. 1, col. 1 et 2

[article illustré d’un portrait photographique non crédité et suivi au bas de la colonne 2 d’une « Biographie » et d’une « Bibliographie » ; numéro complet de l’hebdomadaire au fonds Rivière :

« Vendredi dernier, après quatre jours d’angoisse, ses amis l’imaginaient hors de danger. Il est mort le lendemain, à l’aube, après avoir lutté désespérément pour survivre, sans s’être résigné à mourir. Sur son visage à jamais clos, l’horreur et la révolte de son agonie étaient restées inscrites. Pourquoi chercherait-on à le dissimuler ? Toute l’iniquité de sa destinée, Rivière l’a sentie, l’a soufferte jusqu’au bout. Comme il l’a écrit de son beau-frère Alain-Fournier, tué en août 1914, il s’est “avancé tout vivant, au comble de la force, entre les bras de la Mort”, il a éprouvé qu’il était “assez dur... de renoncer en pleine conscience, non pas seulement au charme de la vie, à ceux qu’on aime, mais encore à tout ce que l’on sent en soi de capacités latentes et pour tout dire d’un mot à son œuvre, quand on en porte une.” Il avait trente-huit ans. C’était le plus pur de nous tous.

Le plus tourmenté aussi, le plus pudique et sans doute le plus seul et le plus méconnu de nous tous. On se croyait en droit de tout attendre, de tout exiger de Rivière, sans rien lui

donner en échange. Quelle revue jamais fut épiée, épluchée, accusée comme l'était chaque numéro de la Nouvelle Revue Française ? De laquelle réclama-t-on autant ?

Nous n'avions pas assez aimé, nous n'avons pas assez défendu Rivière. Par son indifférence à tout ce qui était temporel, par son mépris aussi, il avait laissé s'édifier autour de lui les légendes les plus gratuites. Rivière livresque ! Rivière enchaîné à Gide ! Rivière complaisant au dadaïsme ! Rivière prisonnier de Proust - Rivière commis-voyageur de la librairie Gallimard ! Quelles sottises encore !

Il souriait, plus rarement s'impatientait de l'ignorance ou de la mauvaise foi d'adversaires qui prétendaient retourner contre lui ses propres idées mal comprises. Mais cette méconnaissance qui l'entourait, et jusqu'aux incompréhensions de ses meilleurs amis, ne dépassait pas le seuil de sa vie intérieure. Son tourment n'appartenait qu'à lui.

Angoissé et impitoyable, Rivière ne laisse aucun recoin de lui-même, si obscur soit-il, sans l'avoir exploré ; la faveur avec laquelle il se donne tout frémissant à la vie (« Mais moi je n'estime rien au-dessus de vivre et ce dont d'abord je ne veux rien laisser échapper, c'est de vivre ») n'est pas moins lucide. Il parle le langage du mysticisme le plus exalté, mais il le transpose dans le plan de l'intelligence. Il n'a de cesse qu'il n'ait trouvé la formule abstraite où enfermer des sentiments passionnés. Il a la haine de l'à-peu-près. Sa sincérité, le besoin de tout distinguer, de n'être pas dupe, sans jamais sacrifier les parties hautes de son âme, l'ont entraîné de son catholicisme de 1907, exprimé dans son étude sur Claudel (« refuser le christianisme de Claudel, c'est se condamner à n'avoir plus de recours sur le néant ») au positivisme psychologique de ses dernières études sur Freud et Proust.

*

Rivière n'est pas, à proprement parler, un critique. Quand il fait de la critique individuelle, sa critique n'est que l'histoire de ses crises de conscience, la rencontre d'esprits sur lesquels il éprouve et aiguise terriblement le sien à travers combien de scrupules, de souffrances, d'ardeurs. Ses "études" sont une sorte de journal, d'itinéraire d'un esprit vers lui-même. Et c'est ce qui fait leur valeur, en dehors et au-dessus de tout jugement sur les auteurs étudiés. Claudel, Gide, Baudelaire, Rimbaud sont pour Rivière de simples thèmes comme La Sincérité avec soi-même, La Foi La Solitude ou Le Roman d'aventures, sujets d'essais publiés de 1912 à 1914 dans la Nouvelle Revue Française et non réunis en volume

Il apparaît avant tout comme un essayiste, sans doute le premier de son temps. Il est du pays de Montaigne et de Montesquieu : le but qu'il poursuit sans cesse, c'est "la conduite discursive de la réalité poursuivie". Son ennemi, c'est ce qu'il nomme le globalisme, "l'état d'ensemble et de confusion."

[...] »

« Biographie » : « Jacques Rivière était né à Bordeaux, le 15 juillet 1886 ; il avait fait ses études au lycée de Bordeaux, puis au Lycée Lakanal où il rencontra Alain-Fournier. Il travailla ensuite à la Sorbonne où il obtint le titre de licencié et diplômé d'études supérieures de philosophie. Ses premiers essais littéraires furent accueillis par Adrien Mithouard dans l'Occident. Il fit ensuite la connaissance d'André Gide et de son groupe et collabora dès sa fondation à la Nouvelle Revue française, dont il devint secrétaire en 1912 et directeur en 1919.

Mobilisé dans l'infanterie dès le 4 août 1914, il fut fait prisonnier à la bataille de Lorraine, resta trois ans en Allemagne, mais fut interné en Suisse et rapatrié en France en 1918. La bourse du général Pershing (fondation Blumenthal) lui avait été attribuée en 1920. »

« Bibliographie » : « Études, L'Allemand, Aimée (roman) ; Introduction à Miracles d'Alain-Fournier, nombreux articles dans la Nouvelle Revue française qui seront réunis en volume. »]

– Edmond JALOUX, « Jacques Rivière, romancier »,
Les Nouvelles littéraires, quatrième année, n° 123, samedi 21 février 1925, p. 3,
col. 1 à 6

[sous la rubrique « L'Esprit des livres », coupure de presse volante au fonds Rivière en sus du numéro complet de l'hebdomadaire :

« Les Lettres françaises sont de nouveau en deuil, et plus douloureusement que jamais. Car si Pierre Loti et Anatole France avaient achevé leur carrière, si Maurice Barrès et Marcel Proust avaient vraisemblablement dit l'essentiel de ce qu'ils avaient à dire, Jacques Rivière, tout au contraire, commençait à peine à s'exprimer.

Nous étions sûrs que sa maturité serait aussi éclatante que ses débuts et il était à peine au seuil de sa maturité. Il avait jusqu'ici relativement peu écrit ; peu écrit sans doute, par l'effet du même sentiment qui fait le sujet central d' Aimée, par pudeur. Il fallait que quelque chose l'emportât, en quelque sorte, hors de lui-même pour qu'il extériorisât sa pensée. » À la même date, au verso de celui-ci, voir l'article de Henri Massis.]

– Henri MASSIS, « Témoignage sur Jacques Rivière »,
Les Nouvelles littéraires, quatrième année, n° 123, samedi 21 février 1925, p. 4,
col. 1 à 6

[coupure de presse volante au fonds Rivière, en sus du numéro complet de l'hebdomadaire :

« Je n'ai point vécu dans son intimité et c'est à peine si je puis me dire son ami, encore qu'une sympathie véritable, une profonde affection spirituelle me l'aient rendu plus proche, mieux connu que bien des êtres dont les hasards de la vie font nos compagnons ordinaires. »

Action française et La Vie catholique du 28 février reprennent certains passages de cet article.]

– Henri RAMBAUD, « La mort de Jacques Rivière »,
La Vie catholique, 2e année, n° 21, 21 février 1925, p. 5-6

[deux coupures au fonds Rivière, l'une volante, l'autre au f° 7 du même dossier de presse ; texte complet :

« Fallait-il donc la mort pour nous faire mesurer l'exceptionnelle valeur de cet esprit et pressentir l'étendue de notre affection comme de nos espoirs ? D'autres qui l'ont approché de plus près que je n'ai fait, diront la grande place qu'il tenait dans les lettres. Je n'apporte, ici, qu'un hommage ; je me tiendrai satisfait si, en retraçant l'essentiel de son activité, je réussis à faire partager le serrement de cœur qui me saisit, le soir du 14 février, quand j'appris qu'il avait succombé à la maladie après quelques jours d'agonie.

Il avait débuté en 1911 par un recueil de critique intitulé le plus simplement du monde : Etudes. Je fus ébloui d'y voir alliés tant de rigueur et de charme, réunis si heureusement l'exactitude de l'analyse et le don de rendre sensibles les idées. Et sans doute (lui-même le reconnaissait l'an passé en les rééditant), ces Etudes apparaissent aujourd'hui comme un livre de jeunesse. Elles témoignent d'une lucidité merveilleuse. C'est là que se trouve une des deux bonnes études que nous ayons sur le génie poétique et sur le catholicisme

de M. Paul Claudel (l'autre étant le livre du R.P. de Tonquédec). Un autre chapitre capital était consacré à M. André Gide : interprétation si fidèle de son œuvre qu'elle peut servir aussi bien l'apologie que la critique.

Divers essais vinrent ensuite, qui n'ont pas été, jusqu'à présent, recueillis en volume : Essai sur la foi, Essai sur la sincérité, Essai sur le roman d'aventures. Si je ne me trompe, les deux derniers attestent l'influence de M. André Gide. Un mot du premier montrera combien profondément Jacques Rivière avait compris le catholicisme : "C'est une chose terrible pour un homme, disait-il à peu près (je cite de mémoire), de songer qu'il est aimé de Dieu".

Fait prisonnier pendant la guerre, Jacques Rivière écrivit l'Allemand. En 1919 quand la Nouvelle Revue Française reparut il en prenait la direction. Une nouvelle période commençait pour son art et pour sa pensée. Si je ne me trompe, la question religieuse qui l'avait passionnément occupé perdit alors, pour lui, de son urgence. Jusque là, il avait surtout écrit sous le signe de M. Paul Claudel et de M. André Gide : deux écrivains assez éloignés l'un de l'autre de sa vraie nature. Il découvrit Marcel Proust. J'imagine que ce fut avec le saisissement de voir soudain réalisé dans une grande œuvre tout ce qu'il souhaitait. Il n'était pas poète, et s'il réussissait à manier les idées, là non plus ne le portait pas son goût le plus profond. Son secret propre, c'était de débrouiller les confuses agitations des cœurs, de discerner clairement ce que nous ne nous avouons qu'à demi, et ce que nous prétendons nous cacher. Et certes, je suis bien loin de souscrire à toutes les conclusions où l'entraînait cette rare disposition pour l'analyse, d'admettre certaines négations métaphysiques qu'il n'énonçait pas formellement peut-être, mais où je crains qu'il ne penchât. Mais son regard intérieur était d'une admirable sûreté et il faut tenir le roman qu'il écrivit alors, Aimée, pour une œuvre de délicate clairvoyance. L'influence de Proust s'y laisse plutôt deviner qu'elle ne s'y distingue nettement : nourrissante certes, et excitatrice, mais nullement dominatrice et absorbante. Jacques Rivière avait trouvé sa voie : on ne se console pas de la voir si brusquement interrompue.

Je revois son calme visage, je pense à tout ce que nous avons perdu. Je me rappelle ses habitudes exactes et minutieuses ; jusque dans sa ponctualité, qui était extrême (et singulière, chez qui fait profession d'écrire), je retrouve cette conscience scrupuleuse qu'il mettait à son œuvre. Point d'éclat, et, autant que j'en ai pu juger, une grande modestie ; mais tout en lui était d'une qualité exquise. Et lundi nous avons prié autour de son cercueil. »]

– n.s., “La morte di un giornalista”,

Unione, Turin, 22 février 1925

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°29]

– Wilfred CHOPARD, “Le mouvement des Lettres françaises / La mort de Jacques Rivière”,

Démocrate d'Orléans (?), 27 février 1925,

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°21]

– n.s.,

La Vie catholique, 2e année, n° 22, 28 février 1925, p. 6

[dans la rubrique : « Journaux et revues », citation du texte de Henri Massis :

« M. Henri Massis a donné aux Nouvelles littéraires un “témoignage sur Jacques Rivière”, qui prend un poids tout particulier, en raison de certaines pages de Jugements. Il décrit ainsi l’attitude religieuse de Jacques Rivière, après avoir indiqué tout ce que le directeur de la Nouvelle Revue française donnait à sa revue »]

– François de ROUX, « Jacques Rivière »,
La Revue européenne, n° 25, 1er mars 1925, p. 73-74
[dans « Chronique » :

« Jacques Rivière est mort le 14 février. Deux semaines auparavant il s’était alité, brûlant de fièvre. On le soigna pour la grippe. Il dépérissait de jour en jour. Le jeudi 12, une prise de sang, la troisième qu’on lui faisait – deux, précédemment, n’avaient rien donné – révélait la typhoïde. Ses amis, jusqu’alors très inquiets, reprirent un peu d’espoir. Le mal véritable étant enfin connu, il serait enfin plus facile à vaincre. Hélas, le mal fut le plus fort. Il s’était attaqué à un organisme terriblement affaibli par la guerre. Les souffrances matérielles et morales endurées par Rivière, lorsqu’il était prisonnier en Allemagne, avaient laissé en lui des traces profondes. Quelques heures avant sa fin on lui vit des yeux angoissés parce que, dans son délire, il s’imaginait encore être enchaîné, loin de France.

Peut-on, dès à présent, mesurer une si grande perte ? Le malheur qui nous a frappé est trop près de nous. Ces jours-ci, nous ne cessons de penser à notre ami, mais c’est pour nous rappeler de son agonie. Nous ne faisons, à chaque instant, que raviver notre douleur. Et puis, l’étude à laquelle il a droit, il faudrait l’écrire lentement, longuement. Il faudrait, comme il faisait lui-même pour d’autres, analyser avec minutie chaque parcelle de son âme. Il faudrait aussi développer, sans hâte, les raisons que nous avons de placer très haut son œuvre, car il n’eut pas, de son vivant, la place qu’il méritait et qui lui reviendra.

Il nous laisse trois livres : *Etudes* (1912) recueil de ses premiers articles de critique, *explication subtile des admirations de sa vingt-cinquième année*, *L’Allemand* (1919) *essai sur le caractère du peuple allemand*, *Aimée* (1922) *roman d’analyse d’une étonnante perspicacité psychologique où sont suivis à la fois “les grands détours intérieurs” de deux personnages et les “méandres de leurs caractères”*. D’autre part, il avait achevé, je crois, un nouveau roman, très différent d’*Aimée* (« l’analyse de l’amour n’y occupera plus la première place » me disait-il, quelques jours avant de tomber malade). Enfin, les nombreux essais qu’il a publiés dans *La Nouvelle Revue Française* depuis 1912 n’ont pas été réunis en volume. Et c’est là qu’il faudra aller chercher l’essentiel de ses idées.

Il plaçait au premier rang les réalités intérieures. Il s’appliquait chaque jour à s’étudier. Son but était la parfaite connaissance de soi. “C’est le moi, disait-il, qui fait l’éternelle fécondité des classiques, le moi connu, le moi compris, le moi dépassé”. Il voulait que l’artiste pénètre toujours plus avant dans toutes les régions de l’âme, hautes ou basses. Il ne dédaignait aucun apport de la sensibilité, mais à la condition “que l’intelligence vînt inventorier les amas d’impressions et d’émotions et leur communiquer sa forme”. “L’intelligence, écrivait-il, a des droits en art pour pénétrer la sensibilité, l’analyser et pour régner sur elle”. Rivière n’était-il pas un véritable classique ? Les classiques de notre temps font-ils autre chose que d’exploiter tous les romantismes, toutes les découvertes psychologiques, y compris celles qu’ils peuvent accomplir eux-mêmes ?

Une autre partie de l’œuvre de Rivière, et qui témoigne éloquemment en faveur de son talent, de son intelligence, de son caractère, c’est *La Nouvelle Revue Française*, qu’il dirigea de Juin 1919 jusqu’à sa mort. (Il a composé entièrement le numéro qui paraît aujourd’hui.) Cette revue, fondée “pour établir dans le royaume de la littérature et des arts, un climat

rigoureusement pur, qui permît l'éclosion d'œuvres parfaitement ingénues", on connaît le succès littéraire auquel elle a atteint.

L'écrivain, grand artisan de ce succès, joignait à toutes ses qualités d'animateur et d'artiste, d'incomparables qualités de cœur que seuls ses amis connaissaient. Il était foncièrement bon, modeste, généreux. Il avait une conscience scrupuleuse, un sens aigu des responsabilités. Son âme était pure et belle comme le cristal. »]

– **André LHOTE**, « **Nécrologie** »,

L'Amour de l'Art, n° 3, 1er mars 1925, p. 130

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°24 ; collection incomplète à la BnF ; texte complet :

« Jacques Rivière est mort. Les artistes doivent s'attrister de ce départ, car ils perdent en ce bel écrivain un de ceux qui se préoccupèrent avec le plus de lucidité de l'avenir de l'art contemporain. On a lu dans Etudes, ses articles sur Ingres, Cézanne, Rouault, Matisse. Il en publia quantité d'autres sur Poussin, la Peinture chinoise, le Cubisme, etc, dans l'Occident, la revue d'Europe et d'Amérique, l'Art décoratif, la N.R.F. Espérons qu'ils seront prochainement réunis en un volume. Ce livre serait pour les historiens futures ce que L'Art romantique est pour nous : un document émouvant écrit par un honnête homme sur les préoccupations artistiques de son époque. Le style de Jacques Rivière est à la fois précis et poétique, mais jamais le poète, ici, ne se laisse aller à ces inventions gratuites qui font, de certains commentaires agréables à lire, une oeuvre littéraire en marge d'une oeuvre plastique. Jamais non plus la précision de son jugement ne le conduisit à des déclarations sèches, à des énumérations d'influences ni à ces oiseux rappels à l'ordre qu'affectionnent tant de censeurs professionnels. Grave sans sévérité, généreux et enthousiaste sans délire, Jacques Rivière demeure, pour ceux qui aiment à la fois l'intelligence et la sensibilité, le modèle des critiques d'art. »].

– **Gabriel d'AUBARÈDE**, « **Jacques Rivière** »,

Fortunio, IIe année, n° 65, 1er mars 1925, p. 121

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°27 ; texte complet :

« Le jeune directeur de la Nouvelle Revue Française vient de mourir, brutalement emporté par une grippe infectieuse. C'est un des plus sympathiques écrivains de ce temps qui nous est arraché. Il ne laisse pas une œuvre très abondante. Encore trouve-t-on dans l'Allemand, recueil de notes écrites en Suisse par un prisonnier de guerre, des aperçus saisissants sur la neutralité d'Outre-Rhin, et son roman Aimée, où il sut harmoniser la minutie psychologique d'Adolphe et ce mysticisme de la tendresse qu'on trouve dans Dominique, restera, j'en ai la certitude, une des plus délicates confessions sentimentales qui furent jamais écrites. En tous cas, si ce n'est pas un grand producteur que vient de perdre la littérature, c'est, à coup sûr, un de ceux qui l'ont suivie avec le dévouement le plus pur. Sans rien de ce fanatisme que presque toujours l'orgueil accompagne et qui fait du littérateur un homme à part. Il avait cette humilité profonde sans laquelle il n'y a pas de générosité véritable. Ce n'était pas son œuvre surtout qui l'obsédait, mais celle d'autrui. D'où cette inquiétude, si peu égoïste, qui le portait vers les problèmes psychologiques et moraux de ce temps, ce rayonnement de son esprit et de son âme qui attirait à la revue qu'il dirigeait depuis

l'armistice la sympathie et l'estime de tous ceux qui voient dans la littérature autre chose qu'un jeu. Les jeunes gens, si nombreux aujourd'hui, qui souffrent par l'esprit, perdent, avec lui, un confident compréhensif, un ami sûr. C'était, avant tout, une intelligence charitable. »]

– Henri MASSIS, “La mort de Jacques Rivière”,

Courrier de Genève, lundi 2 mars 1925

[reprise du “Témoignage” de Henri Massis paru dans *Les Nouvelles littéraires* du 21 février 1925 ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°23]

– PASQUN, « Jacques Rivière »,

Havre Éclair, 5 mars 1925

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°28 ; derniers paragraphes :

« N'est-ce pas le mal du siècle ? Dans l'effort actuel n'y a-t-il pas le reflet de cette inquiétude ? Le monde est obscur parce qu'il est totalement différent de l'image que nous nous en étions faite et nos moyens demeurent invariables. Rechercher des moyens nouveaux ou rajeunir des moyens usés ? ... Il faut comprendre cette angoisse pour mesurer à leur valeur les tendances actuelles alors même qu'elles nous semblent extraordinaires, si ce n'est même parfois ridicules.

Les hommes d'une génération ont toujours peine à distinguer ce qu'il y a de créateur dans la génération qui vient, à forte raison quand s'est produite une formidable césure, telle que la guerre.

Jacques Rivière devinait et partageait cette angoisse. Il se peut qu'il ait eu tort d'en chercher les remèdes en dehors des limites étroites. Peut-être le souci du nouveau lui faisait-il oublier parfois les règles éternelles de l'équilibre, du bon sens et de la clarté.

Mais les Béraud et les Rivière sont nécessaires. Leurs luttes conditionnent le progrès spirituel. »]

– NOMENCIPITOR, “Un solitario”,

La Stampa, 6 mars 1925

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°28]

– n.s., « Qui sera directeur de la N.R.F.? »,

Le Journal littéraire, n° 46, 7 mars 1925, p. 9, col. 2

[coupure absente au fonds Rivière : « Il est à peu près certain que c'est M. Benjamin Crémieux qui succèdera à Jacques Rivière à la direction de la Nouvelle Revue française.

Il est donc probable que cette revue, vouée pour ainsi dire, complètement à la littérature d'analyse, évoluera et accueillera les écrivains sociaux, tels que Jean-Richard Bloch, Pierre Hamp, etc. »].

– n.s., « Une fin prématurée / La forte personnalité de Jacques Rivière »,

La Tribune de Genève, 7 mars 1925.

[Sous la cote JO-10531, la collection de la BnF est incomplète de 1921 à 1929 inclusivement; coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°28; deux derniers paragraphes :

«On n’oubliera pas non plus à Genève le conférencier qu’on eut le privilège d’entendre à plusieurs reprises. Quel souvenir ne laisse pas son exposé, si mesuré, si judicieux, si clair de Proust au point de vue de la psychanalyse ? Et tout récemment, avec quel intérêt n’a-t-on pas suivi sa “dispute” avec Ramon Fernandez sur les rapports de la littérature et de la morale ? Rivière était passé maître dans l’examen critique de tels sujets : touchant aux plus hautes spéculations, il se gardait de la magie des mots ; chez lui, une sensibilité raffinée n’enlevait rien de son empire à la raison. Prompt à comprendre, mais lent à choisir, il aimait mieux hésiter que tomber dans l’illusion, fût-elle commode. C’était un esprit français, qu’il serait aisé d’apparenter à de très grands esprits. Son départ laisse un vide que nul, dans sa génération, ne peut combler. Et c’est encore une de ces occasions où le froid visage du Destin apparaît empreint d’une ironique méchanceté.»]

– Robert GARRIC, « Jacques Rivière »,

Revue des jeunes, 15e année, n° 5, 10-15 mars 1925, p. 558-562

[rubrique « Les idées et la vie » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°24 ; texte du premier alinéa :

« Jacques Rivière est mort, et sa mort cause tout d’un coup un grand vide. Le cri de douleur de ses amis, de ceux qui avaient eu la fortune de l’approcher, nous révèle et leur révèle aussi quelle place il tenait dans leur cœur. On comptait sur lui : quelques-uns attendaient de sa pensée lucide une vue sur notre temps, qui les aidât à harmoniser leur vie ; tous sentent qu’il s’en va avant d’avoir exprimé l’essentiel de son œuvre : ils se penchent avec plus de ferveur sur ce qu’il leur laisse : Études, l’Allemand, Aimée, les articles de la Nouvelle Revue Française. »].

– n.s. [Jean PAULHAN], « Jacques Rivière »,

La Vie, 15 mars 1925

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°24; très intéressant, l’article commence par la citation d’une lettre aux Leblond qui provient de l’entourage proche de Rivière, et vraisemblablement de Paulhan lui-même ; texte complet :

« Nous avons reçu cette émouvante lettre : Une tempête affreuse sévit depuis hier : neige, pluie, grêle avec un vent de nord-ouest très violent. J’ai un cafard intense et la mort de ce pauvre Jacques Rivière nous emplit tous d’épouvante. Il a souffert comme un martyr. Contrairement à ce que l’on a dit et écrit, c’est la typhoïde qui l’a emporté. Une typhoïde bâtarde et torve, à manifestations bizarres. C’est encore une victime de la guerre, car vous n’ignorez pas que Rivière fut longtemps prisonnier. Enfin c’est un grand type qui disparaît, un noble cœur qui ne bat plus. Il avait des amis; c’est une chose assez rare pour qu’on la marque. Tronche lui a donné une partie de son sang pour le sauver. Mais tout fut inutile.

C’est à Bordeaux que vers 1907 je vis pour la première fois Jacques Rivière, dans le salon du collectionneur et lettré Gabriel Frizeau. Rivière n’avait encore rien écrit ; mais sa

conversation, éprise de vérité subtile, laissait percevoir l'influence définitive que l'oeuvre d'André Gide avait exercée sur son esprit. On pensait alors qu'il s'abandonnerait tout entier à la critique, une critique profondément renouvelée de morale, de religion, voire de mysticisme. Il avait pour ami l'exquis et pieux poète André Lafont qui mourut, lui aussi, frappé par la guerre, et André Lhôte (sic) qui, avec la fougue sans théorie de l'adolescence, peignait les tournesols du Jardin Botanique de Bordeaux. A ceux qui veulent connaître l'âme de ce noble écrivain que fut Jacques Rivière, je recommande la lecture de son admirable préface pour Miracles d'Alain Fournier, son beau-frère : elle restera comme un chef-d'oeuvre de biographie littéraire : l'élévation de la pensée et la maîtrise du style l'apparentent à nos plus beaux sermons et méditations classiques. La mort en est d'ailleurs le thème impérieux. »]

– R.B., « Notes littéraires / Souvenirs sur Jacques Rivière », **Peuple genevois**, Genève, 18 mars 1925

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°26, extrait puis conclusion :

« Si l'on a pu déplorer parfois, non sans raisons, un excès de camaraderie et de complaisance amicale entre les collaborateurs de la N.R.F., il est faux d'en conclure que la N.R.F., est sectaire. Comment parler d'esprit de parti pour une revue qui s'enorgueillit, à juste titre, d'être l'organe de la pensée d'un André Gide et d'un Ghéon, d'un Suarès et d'un Claudel, d'un Thibaudet et d'un Aragon, d'un Marcel Proust et d'un Copeau ?

[...]

Jacques Rivière était une figure loyale, intelligente, consciencieuse, ces figures-là sont si rares, que sa mort cause un grand deuil non seulement pour ceux qui vivaient dans son sillage, mais pour tous ceux qui aiment la pensée désintéressée et la gloire des lettres françaises, conclut La revue mensuelle, à laquelle nous empruntons ces lignes. »]

– “Critique des livres / Romans”, **Gazette des Alpes**, 21 mars 1925

[portrait photographique de “Jacques Rivière” en médaillon ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°20]

– Bernard BOUVIER, « Jacques Rivière à Genève », **La Semaine littéraire**, trente-troisième année, n° 1630, samedi 28 mars 1925, p. 145-148

[reproduction de deux photographies légendées “Le sergent Jacques Rivière en captivité (à gauche) / Camp de Königsbrück (Saxe), 1916” et “A l'Abbaye de Pontigny” ; deux exemplaires complets de la revue, insérés dans le dossier de presse de Jacques Rivière I, f°22-23 :

« Si le public lettré de Genève a ressenti la mort de Jacques Rivière comme un deuil très proche et pesant, c'est qu'il a eu le privilège d'être comme le témoin, comme le confident de cette vocation. Il atteste à cette heure qu'il sait lui devoir beaucoup, par ses conférences et

ses entretiens, autant qu'indirectement par la Nouvelle Revue française. Rivière a été directement chez nous un animateur, un excitateur des esprits. Il a parlé, dès 1918, dans la salle de la Taconnerie, à l'école Guibert, dans la Salle centrale. Mais c'est ici surtout, sous le dais des abeilles diligentes de l'Athénée et dans le cadre en grisaille des médaillons de Genevois artistes ou savants, c'est dans cette salle élégante et familière, d'où sont bannis l'éclat et la banalité, dans ce milieu si bien fait pour sa personne, pour sa pensée et sa voix, qu'il s'est le plus souvent et le plus volontiers, au cours des six dernières années, rencontré avec nous. Ainsi les choses mêmes nous invitent à méditer sur ce que nous avons reçu de lui, sur ce que nous avons pu lui donner. »]

– n.s., « Jacques Rivière »,

Les Nouvelles littéraires, quatrième année, n° 129, samedi 4 avril 1925, p. 8, col. 1-2

[dans la rubrique « Revue des revues et revue de la presse » :

« La Nouvelle Revue Française publie un numéro entièrement consacré à Jacques Rivière. On y trouve des hommages à Jacques Rivière par André Gide, Valéry [sic] Larbaud, Jules Romains, François Mauriac, Paul Morand, Charles du Bos, etc... ; des lettres inédites de Jacques Rivière à André Gide et à Alain-Fournier, et une importante étude de Jacques Rivière sur Marcel Proust » ; suivent des extraits des textes de Gide, Larbaud, Mauriac, Jules Romains et Paul Morand].

– Nicole STIEBEL, « La Jeunesse de Jacques Rivière »,

Les Nouvelles littéraires, quatrième année, n° 130, samedi 11 avril 1925, p. 4, col. 5-6

Coupure de presse volante, et déchirée, au fonds Rivière, sans autre indice de référence qu'un texte de Florent Fels sur les expositions Léopold Lévy, Laglenne et Germaine Labaye, une réclame pour *L'Art vivant*, et, au verso, un article de Jean-Jacques Brousseau sur « La vie amoureuse de Marceline Desbordes-Valmore » ; l'article a été publié au-dessus d'une réclame de la revue pour le numéro d'hommage à Rivière :

« Comment oser parler en quelques lignes de cette âme exceptionnelle ?

Le chagrin fait hésiter ma plume et aussi la crainte de ne savoir évoquer l'image de ce grand esprit clairvoyant et secourable.

Nul ne se penchera désormais avec autant de délicatesse et de divination sur nos pauvres aventures quotidiennes. Nous voilà seuls dans la nuit.

Ce n'est pas à moi de dire l'œuvre de Jacques Rivière, si chaude, si humaine, ni de parler de ses lettres, de ses conférences, de ses voyages, je voudrais seulement, puisqu'il le faut pour sa mémoire, essayer de dégager dans le champ rayonnant de sa personnalité, une de ses qualités dominantes et qui, pour beaucoup, je crois, est restée inconnue : aucun homme n'apportait à vivre l'appétit de Rivière. Il adorait la vie.

Beaucoup s'y sont trompés. C'est qu'en effet, dans ce cœur prodigue, l'alliage était intime entre une abondance miraculeuse et une pudeur à parler de soi, une réserve presque malades. C'est en secret qu'il menait ses désirs.

Il est des natures dont l'expansion éclate. La richesse de Rivière, tenue en bride, le gonflait d'une sève adorable et rare. Il fallait la connaître pour y goûter.

Et, à nos yeux, de tous les éléments qui composaient son essence singulière et qui, simultanément, s'épanouissaient en lui, celui-là, quand même, nous paraît le plus émouvant parce que si peu téméraire : cet appétit incroyable qu'à peine il osait dire.

Avec le cœur, avec l'esprit, et de toute sa volonté, il écoutait bouger le monde. Tout lui était une confiance.

Qui de nous ne se souvient de sa charmante et gracile image toute ployée sous le soir, dans sa cellule austère et glaciale de la rue de Grenelle, attentive au roulement sourd des avenues, au grincement d'un tramway, ou bien s'informant, ébolui à la façon des enfants et avec quel souci des détails, d'un spectacle, des propos tenus au cours d'une réception, des femmes qui éclairaient la table. Sa hâte de savoir, son ardeur étaient bouleversantes à force d'intensité.

Il ne faut pas s'y tromper : sous ses dehors timides et réservés, nul plus que Rivière ne savait goûter à la réalité des plaisirs et des jours.

Tout ce qui fait le prix et la saveur de l'existence, les beaux livres, les beaux tableaux, la musique, mais aussi le jeu féérique des muscles, la joie d'une étoffe, les grands courants d'ombre et de lumière qui visitent le corps humain, trouvaient en son cœur un asile attentif. Mais telle était sa nature scrupuleuse et pure qu'il n'osa s'abandonner aux plaisir touffus des yeux et des mains, au miracle des visages, que loin avant dans sa vie.

Cette précocité tardive conférait au moindre de ses gestes quelque chose d'infiniment poignant.

Et si le jeu de sa trop grande abondance, des années durant, recula le moment de voir clair en lui, de choisir l'essentiel en son âme complexe, maintenant, nous n'en doutions plus : il commençait à vivre.

Tout gorgé d'amour et riche de ses haltes, avec précaution et respect, comme on s'approche d'une femme qu'on aime, il entraît enfin dans la lice merveilleuse.

Le sort a voulu qu'il meure de la plus belle jeunesse : celle qui a tous les désirs. »].

– Henry MERCADIER; « Jacques Rivière critique d'art »,

Le Petit Monégasque, 16 avril 1925

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°27, longue citation, de la contribution d'André Lhote à l'hommage de *La NRF*].

– Edward WORONIECKI, “Jacques Rivière / Paryz, w lutym 1925 “,

[portrait photographique crédité Manuel et légendé “Jacques Rivière” ; coupure volante au fonds Rivière, non référencée, insérée au dossier de presse I, f°31]

– Albert THIBAUDET, « L'hommage à Jacques Rivière »,

Journal de Genève, 96e année, n° 111, vendredi 24 avril 1925, p. 1, col. 2 et 3

[numéro complet au fonds Rivière, inséré au dossier de presse I, f°31 ; texte complet :

« Le numéro considérable que la Nouvelle Revue française a consacré à la mémoire de Jacques Rivière peut passer pour l'oeuvre de Rivière autant que la soixantaine d'auteurs qui y ont collaboré. Je ne fais pas seulement allusion aux notes et correspondances inédites, qui nous permettent de feuilleter déjà une oeuvre posthume prochaine et de première

importance. Mais pour qu'un livre si plein ait pu s'improviser dans les deux ou trois semaines qui ont suivi la mort de Rivière, il a fallu que les auteurs n'aient eu qu'à recueillir et à enregistrer un esprit vivant et agissant encore. Dans son agonie, il demandait aux amis qui l'entouraient de prendre en note les commandements de ses dernières heures. Lui, que nous apercevions ordinairement dans l'acte de préparer le prochain numéro de sa revue, lui qui n'avait cessé d'avoir autour de lui les épreuves du dernier numéro qu'il gouverna, il semble qu'il ait fini sur cette terre en dictant non les derniers, mais les premiers mots du message dont il se sentait chargé, et que ses amis épellent maintenant en lui et en eux.

Va message... Ce terme dont les Anglais et les Américains ont l'habitude, c'est celui qui s'impose à nous quand nous avons terminé ce gros livre de témoignages. Rivière apportait un message original, à moitié révélé par son oeuvre, à moitié caché par la mort, mais caché à la manière dont une draperie voile une forme en la spiritualisant.

Ce message, c'était à la fois quelque chose d'ancien et de simple comme la vie, de nouveau et de complexe comme un individu. On pourrait presque dire qu'il n'y a qu'un message, et toujours neuf, celui de la sincérité, d'une plus grande sincérité, d'un effort pour écarter le sable social et l'automatisme qui engorgent incessamment toute source vive.

Ces témoignages, ces hommages, écrits en tant d'endroits par tant d'hommes avertis, peu habitués à se payer de mots, et qui presque tous cherchent à trouver sur Rivière un point de vue original, et pensent-ils, différent de l'opinion commune sur lui, voici, en effet, que presque tous, comme s'ils subissaient cette dictée de la dernière heure, aboutissent à la même conclusion, au même roc, sur lequel est maintenant assise solidement la mémoire de Rivière. Un homme qui avait joué sa vie sur le tableau de la sincérité.

Non pas cette sincérité sur les autres et envers les autres, qui est si souvent un produit de la naïveté et du pharisaïsme, et qui relève, depuis Molière, toujours un peu de la comédie. Cette sincérité-là, elle ne sera donnée que par surcroît quand l'autre sera cherchée et posée d'abord, à la façon dont Rivière la cherchait et la posait. L'autre, c'est-à-dire la sincérité avec soi-même, en soi-même.

Cette sincérité, que l'on n'acquiert qu'avec effort et qu'on ne possède jamais toute entière, Rivière y avait peu à peu découvert, et n'avait pas fini d'y découvrir, peut-être sa raison de vivre comme homme, et sûrement son moyen de créer comme artiste. Il y était conduit par trois routes convergentes : d'abord son honnêteté profonde, ensuite son respect et son amour de la vie qu'il avait assumée; (Ma vie, ma vie – répétait-il à ses derniers moments), - enfin par un métier qui le faisait vivre à plein parmi ce monde de l'insincérité, du mensonge devant soi-même, qu'est la littérature : la littérature pour un directeur de revue qui la voit dans son déshabillé, dans sa cuisine, dans sa matérialité; l'homme et l'artiste tiraient profit de cette expérience, cherchaient à éviter d'autant plus ce péché de l'esprit (que l'homme ne saurait guère apercevoir que chez les autres), à faire partie de ce petit nombre des sincères, qui sont seuls sauvés dans le grand naufrage littéraire.

De sorte que cet Hommage à Jacques Rivière, ce livre qui s'est fait tout seul, qui s'est parlé autour d'un cercueil, méritera d'être conservé comme autre chose qu'un document littéraire, et qu'un livre sur un écrivain. On a vu cet hiver, à Genève et à Lausanne, la probité intellectuelle de Rivière, aux prises avec le moralisme, et voilà qu'on referme ce livre, dicté inconsciemment par lui, avec le sentiment d'avoir fait surtout une lecture morale, celle d'un grand dialogue sur la sincérité. »]

– Victor MOREMANS, « La Nouvelle Revue française / Hommage à Jacques Rivière »,
journal non référencé

[rubrique « Arts / Nos jeudis Littéraires » ; coupure au fonds Rivière, extraite d'un journal belge mais non référencée, au dossier de presse I, f°30 ; extrait:

“[...] contentons-nous de noter que Jacques Rivière était connu, compris et réellement aimé chez nous.”].

– n.s.,

Les Nouvelles littéraires, 4e année, n° 134, samedi 9 mai 1925, p. 7, col. 1

[« Revue des revues et revue de la presse » : « *L'hommage de Paul Claudel à Jacques Rivière qui n'avait pu paraître dans le numéro de la Nouvelle Revue française consacré à Jacques Rivière est publié en tête du dernier et très remarquable numéro de cette revue* : [citation] *On trouve également dans la N.R.F. du 1er mai la suite des Faux Monnayeurs d'André Gide, une nouvelle de Georges Limbour, une étude de Jacques de Lacretelle sur Jean-Jacques Rousseau : Dix jours à Ermenonville, et des fragments d'un Descartes de Valéry* : “Ce fragment d'une étude qui n'a pu être menée à son terme sert de préface à une nouvelle édition du *Discours de la Méthode*”, dit une note placée à la fin de ce court essai. »].

– « Jacques Rivière, André Gide : christianisme et conversion »,

L'Église wallonne, 15 mai 1925, p. 3

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f°26 ; extraits de la lettre de Rivière à André Gide, datée du 4 janvier 1913].

– René LALOU, « De Jacques Rivière à Jean Paulhan »,

Le Journal littéraire, n° 57, 23 mai 1925, p. 7, col. 3 et p. 8, col. 1

[coupure absente au dossier de presse du fonds Rivière].

– Charles BAUSSAN, « L'inquiétude religieuse de Jacques Rivière »,

La Croix, 48e année, n° 12950, dimanche 31 mai-lundi 1er juin 1925, p. 4, col. 1-3.

[coupure au fonds Rivière, insérée au dossier de presse I, f°31 ; extrait :

« Si l'on ne savait combien les lettres françaises ont perdu en perdant Jacques Rivière, tout ce qu'elles lui devaient et tout ce qu'elles en attendaient, ou l'apprendrait des témoignages que la Nouvelle Revue française a rassemblés dans un char de couronnes derrière un cercueil. [...] Ainsi, ce don et ce perpétuel travail d'analyse, qui caractérisent toute une école contemporaine et qui se trouvaient à un si haut degré chez Jacques Rivière, ne suffisaient pas à la faim de son intelligence, et, d'autre part, ils l'empêchaient de faire halte sous le toit de la foi. Juif errant de la connaissance, il lui fallait marcher toujours.

Ce curieux de la vie ne fut instruit que par la mort. [...]

En tout cas, cette intelligence inquiète et comme exilée avait, en ces heures suprêmes, retrouvé ce paradis perdu qu'elle avait si longtemps cherché sans se l'avouer, cette patrie des

intelligences qu'est la vérité catholique, c'est-à-dire la vérité tout court, hors de laquelle, pour des âmes de la qualité de celle de Jacques Rivière, il ne peut y avoir et il n'y a point de repos. »]

– Henry POURRAT, « Jacques Rivière »,

La Femme du médecin, revue mensuelle, 2^e année, n° 6, juin 1925, p. 3-6.

[rubrique : “Les écrivains contemporains”, numéro complet au fonds Rivière, inséré au dossier de presse I, f°31 ; incipit :

“Je ne l’ai pas assez connu. Assez cependant pour songer aujourd’hui à une âme plus encore qu’à une intelligence.”]

– René GALLAND, « Jacques Rivière »,

The Saturday review of literature, New York, volume I, Saturday, June 13, 1925, number 46, p. 825, col. 1-3.

[numéro complet au fonds Rivière, inséré au dossier de presse I, f°31]

– Jean GALTIER-BOISSIERE, « À la fourchette... / La maison Gallimard devient “public“ »,

Le Crapouillot. Arts, Lettres, Spectacles, bi-mensuel, place de la Sorbonne, 1er juillet 1925, p. 11-12

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I f°22 ; trois mois après la mort de Rivière, Gaston Gallimard lance une collection d’anas, une collection de romans-cinéma, une collection de romans-feuilletons. Il prend la direction de la revue :

« Qui donc est ce libraire Gallimard qui déjà présidait aux destinées de la N.R.F. et qui, à l’étonnement général, prit en son nom la direction de la revue, alors que l’auteur d’Aimée avait expressément désigné pour lui succéder M. Jean Paulhan ?

M. Gallimard - il s’agit de M. Gaston, ne pas confondre avec le papa, le collectionneur qui avait de si beaux Rodins... – est un fort jovial compère, un poupard de quarante-huit printemps au teint d’un joli rose saumon sous les cheveux argentés. Il ne lui manque que le bonnet blanc à rayures bleues et le gilet à fleurs pour incarner parfaitement les meuniers d’opérette 1880. Il est Administrateur-délégué de la N.R.F. et d’un café-restaurant, sis rue du Vieux-Colombier, que son atmosphère sépulcrale fit surnommer le columbarium. »]

– Bernard du HALDA, « L’Âme de Jacques Rivière »,

La Gazette française. Organe de la politique chrétienne, 2^e année, n° 9, 2 juillet 1925, col. 1 et 2

[coupure volante au fonds Rivière, insérée au dossier de presse I, f° 31 ; extrait et conclusion :

“On sent tout ce qu’il y a de trouble dans ce désir dont il croyait trouver la cause dans son éducation catholique. “Je dois au christianisme, disait-il à M. Gide, de ne pouvoir m’immobiliser en quelque bien de ce monde”. Mais il s’abusait. Il avait simplement peur de la foi parce que, selon M. Massis, il croyait “qu’elle serait un empêchement et comme une gêne pour satisfaire son immense curiosité de la vie”. Alors que nous découvrons en lui ce christianisme du cœur qui le contraignait à répondre à M. Gide que le véritable christianisme est chose plus vaste qu’une démarche héroïque, qu’il s’étend plus loin qu’à la lettre même de l’évangile, nous y voyons ce romantisme de manières, ce désir minutieux de connaître et de comprendre, presque fébrile, qui l’incitèrent à repousser le dogmatisme d’un Chesterton, et, généralement, tout ce qui est apologétique ou constructions de preuves. Cette intelligence profonde souffrait cruellement de se sentir attirée par ces deux pôles sans pouvoir choisir. Cet écartèlement dans un sujet sincère est symbolique. Je n’en sais pas de plus propre à nous instruire sur notre devoir.

Mais ce qui est merveilleux, c’est qu’un être semblable, affaibli par le souci permanent de comprendre, ait pu trouver en lui, à chaque instant de son existence intensive, de quoi nourrir son inquiétude. [...]

Ainsi un chrétien apparaissait qui n’avait plus “d’autre ambition que de ressembler au commun des mortels”. Ainsi, pour notre édification, une prodigieuse intelligence se préparait à porter ses regards hors d’elle – et quelles oeuvres en seraient nées ? – lorsque Dieu l’appela dans le monde des esprits purs.”]

– n.s., “La prière d’un prisonnier de guerre”,

La Liberté du Sud-Ouest, col. 3 et 4

[rubrique “La Revue des Revues” ; il s’agit d’extraits des *Carnets* de Jacques Rivière, datés du “23 décembre 1914”, et publiés par Henri Massis dans *La Revue universelle* du 15 juillet 1925 ; coupure volante au fonds Rivière, insérée au dossier de presse I, f°31].

– Louis MAISONNEUVE, « Un scrupuleux »,

L’Express du Midi, Toulouse, mardi 4 août 1925, 34e année, n° 11828

[à propos des textes sur la prière issus des carnets de Rivière, parus dans *La Revue universelle* du 15 juillet 1925 et de l’hommage de *La N.R.F.* du 1er avril 1925 ; coupure volante au fonds Rivière, insérée au dossier de presse I, f°31 ; extraits :

“[...] les scrupuleux sont des compliqués ; or, les qualités et les défauts du directeur de la Nouvelle Revue le rangent, au premier rang, dans la catégorie des écrivains compliqués ; notez que je ne dis pas qu’il soit prétentieux, obscur, affecté, entortillé, tendu ; c’est par l’examen anxieux des idées, des émotions, des impressions, des mots et des phrases, des jugements qu’il doit porter sur lui et les autres, de l’usage qu’il veut et doit faire des êtres et des choses, qu’il ressemble aux scrupuleux.”]

– Daniel-Rops, « Première Parabole du Choix »,

La Vie des Lettres, n° XXI, p. 66-84

[voir p. 68-71 la discussion sur l’exaltation religieuse d’un adolescent, à partir de la publication de la correspondance Claudel / Rivière dans la revue ; daté « Serrières,

septembre 1925 », l'article précédent est signé d'Albert Gleizes. Coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 1].

– Paul CLAUDEL, « À la trace de Dieu. – Sur un prochain livre de Jacques Rivière »,

Le Correspondant, 97^e année, n° 1512, 25 septembre 1925, p. 828-839.

– n.s., « A la trace de Dieu »,

Ligue dauphinoise d'action catholique, 2^e année, n° 6, novembre 1925, p. 168-170

[sous la rubrique « Pages de doctrine », coupure au fonds Rivière, *Dossier de presse 1925-1927*, II, f° 6]

– P. CHAZEL, « La Conversion de Jacques Rivière »,

Foi et vie, 1925, p. 183-192

[Coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 2].

– René JOHANNET, « La correspondance de Claudel et de J. Rivière »,

Les Lettres, 1^{er} novembre 1925, p. 580-585

[rubrique : « La Vie littéraire et le mouvement des idées » ; coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 3].

– n.s.,

Gazette de France, 5 novembre 1925

[pour annoncer *A la trace de Dieu*].

– n.s., « La correspondance de Jacques Rivière et de Paul Claudel »,

La Vie catholique [dir. Francisque Gay], 2^e année, n° 58, 7 novembre 1925, p. 6, col. 1. ;

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 3 :

« Nous avons plusieurs fois dit l'intérêt exceptionnel que présentaient ces lettres, publiées dans les derniers numéros de la Nouvelle Revue Française où l'on voyait tour à tour Jacques Rivière se débattre avec la grâce et Paul Claudel le conseiller si puissamment ou le reconforter. Longtemps hésitant, Jacques Rivière, épaulé par son aîné, le grand poète catholique, finit par céder à Dieu et se convertit.

Les quelques lettres que l'on a pu lire donnaient déjà une idée appréciable de l'émouvante correspondance échangée par les deux écrivains.

Nous souhaitons que ce magnifique document se répandit dans le grand public. Jacques Rivière, c'est toute une génération de littérateurs et d'artistes. Claudel, c'est le génie

au service de la Foi et il n'est pas indiscret de révéler que son influence fut pour beaucoup dans le retour à l'Eglise d'un certain nombre d'intellectuels contemporains. Les lettres qu'il écrivit à Jacques Rivière montrent la force de ses arguments et l'irrésistible qualité de son accent qui devaient convaincre un jour le sympathique et regretté directeur de la Nouvelle Revue Française.

On nous apprend que la Correspondance de Jacques Rivière et de Paul Claudel paraîtra dans son intégralité aux éditions du Roseau d'Or, chez Plon. C'est une bonne nouvelle.

Nous allons voir paraître auparavant – à la Nouvelle Revue Française – l'ouvrage apologétique de Jacques Rivière, A la trace de Dieu, préfacé par Paul Claudel.

Jacques Rivière a écrit ces pages pendant sa captivité en Allemagne, au camp de Kænigsbrück, ou en repréailles, à Hülsberg, entre septembre 1914 et juin 1917. A Kænigsbrück, avec les prisonniers qui se groupaient autour de lui, il avait organisé pour lutter contre l'engourdissement cérébral un cycle de causeries où chacun parlait à son tour. Jacques Rivière avait choisi de leur parler de Dieu. Ce sont les notes et plans jetés sur le papier pour ces causeries que donne d'abord le volume.

Ces causeries ayant mené Jacques Rivière à l'idée d'une Apologétique chrétienne – projet qu'il n'abandonnera jamais – le volume donne aussi ses premières notes pour ce travail, des idées de chapitre, l'amorce de certaines discussions, un premier effort pour reconnaître et délimiter le sujet. Enfin, la seconde partie du livre comprend toutes les pages du Journal de Captivité qui ont paru venir éclairer, appuyer et nourrir les idées posées dans la première partie. »]

– n.s.,

L'Eclair, 38e année, n° 13399, lundi 9 novembre 1925, p. 2, col. 3

[dans la rubrique « Quelques pensées », simple citation :

« Il est plus difficile, et plus gai, d'être sincère que d'être juste... / Jacques Rivière, De la sincérité (Cahiers de Paris) »].

– Edmond JALOUX, « L'œuvre et l'influence de Maupassant »,

Gazette de Lausanne, 10 novembre 1925

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 5 :

« Et je ne parle pas des surréalistes ni des innombrables élèves de Proust, de Jacques Rivière ou de M. André Gide. Il y a dans tout cela le goût de l'indécision, du flou, du rêve, de l'imaginaire : rien qui fasse penser à cette sobriété classique, à cette robuste narration, dont le dessin ferme, précis et souvent limité cerne si nettement événements, figures, paysages, pensées »].

– n.s.,

L'Eclair, 38e année, n° 13402, jeudi 12 novembre 1925, p. 2, col. 3

[dans la rubrique « Quelques pensées », simple citation :

« *L'homme sincère est toujours un peu plus sage qu'il ne pense. Il se voit, mais il est ce qu'il voit être...* / Jacques Rivière, De la sincérité (*Cahiers de Paris*) »].

– Jacques Rivière, « À la trace de Dieu »,

Vie catholique [Francisque Gay dir.], 2e année, n° 59, 14 novembre 1925, p. 5-6
[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 4 ; note extraite du livre à paraître, précédée de la présentation suivante :

« *La Vie Catholique a annoncé la publication de l'ouvrage très attendu de Jacques Rivière, A la trace de Dieu, préfacé par Paul Claudel. Nous avons dit qu'on trouverait dans cette œuvre posthume des plans et notes écrits par Jacques Rivière en vue d'une apologie du christianisme, et des extraits de son journal de captivité. Tel qu'il se présente, et en quelque sorte marqué par l'inachevé de la mort, A la trace de Dieu laisse entrevoir un grand livre. En attendant que le volume paraisse, nous publions une note sur le rôle de la volonté dans la foi qui montre quel sérieux profond Jacques Rivière conduisit son enquête.* »].

– n.s.,

L'Eclair, 38e année, n° 13407, mardi 17 novembre 1925, p. 2, col. 3

[dans la rubrique « Quelques pensées », simple citation :

« *Je n'estime rien au-dessus de vivre.* / Jacques Rivière, De la sincérité (*Cahiers de Paris*) »].

– Jacques RIVIÈRE, « Les Livres de demain / À la trace de Dieu »,

Le Figaro. Supplément littéraire, nouvelle série, n° 346, samedi 21 novembre 1925, p. 4

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 5 ; il s'agit d'un extrait d'*À la trace de Dieu*, daté du 19 septembre 1914, 1er carnet, page 5, après une brève présentation non signée qui reprend notamment la formule claudélienne du « *livre promis à une longue carrière de bienfaisance* »].

– n.s., « De la sincérité envers soi-même et de la foi »,

Bien public, 22 novembre 1925

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 3].

– n.s.,

L'Eclair, 38e année, n° 13412, dimanche 22 novembre 1925, p. 2, col. 3

[dans la rubrique « Courrier des lettres », simple mention : « *pour paraître à la N.R.F., A la trace de Dieu, de Jacques Rivière* »].

– Paul CLAUDEL, « Religion / À la trace de Dieu », *Journal de l'Est*, Strasbourg, deuxième année, n° 327, mercredi 25 novembre 1925, p. 6

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 6 ; le journal cite deux paragraphes de la préface de Claudel à *À la trace de Dieu* : « Un grand livre, un livre promis à une longue carrière de bienfaisance [...] » ; après la chute du gouvernement Ramadier, l'éditorial du même numéro demande un « gouvernement à poigne »].

– Pierre GODMÉ, « La grande pitié des paroisses de France !... », *La Gazette française. Organe de la politique chrétienne*, 2e année, n° 30, 26 novembre 1925, p. 3

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 7 :

« Les âmes qui reviennent pantelantes à l'Église qu'elles n'avaient jamais connue qu'imparfaitement, les fidèles qui traversent certaines heures de crise où il fait noir dans l'âme, les convertis, tous les convertis de Ghéon à Jacques Rivière, de Péguy à Copeau ne s'attendent pas à trouver dans leurs pasteurs des "hommes comme les autres" mais des hommes transformés par la charité du Christ »].

– n.s.,

Journal Anvers, 27 nov. 25

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 5 ; pour annoncer la conférence de Paul Claudel sur *A la trace de Dieu*, le jeudi 3 décembre 1925, à 20 1/2 h. dans la salle du collège Saint Jean Berchmans].

– Daniel ROPS, « De la sincérité envers soi-même, par Jacques Rivière », *Chronique des lettres françaises*, 3e année, n° 18, novembre-décembre 1925, p. 805

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 16 :

« Jamais peut-être nous n'avions eu l'occasion de voir aussi nettement, l'âme saignante de ce tourmenté sans merci que fut Jacques Rivière. Son visage, quelle que fût l'inquiétude qui le marquât, cachait malgré tout le fond de sa pensée, car il était tout pudeur et discrétion. Mais dans les deux essais que le bon goût de Claude Aveline et Joseph Place vient de réussir [sic] en ce petit "Cahier de Paris", aussi bien que dans la correspondance avec Claudel qui paraît actuellement dans *La Nouvelle Revue Française*, il nous apparaît bien lui-même, sincère, nu. À des titres divers, *De la sincérité envers soi-même* et *De la foi* sont aussi caractéristiques l'un que l'autre de la pensée de Rivière. Dans le premier, il étudie (en 1912) une thèse dont l'origine est dans Baudelaire et Dostoïevsky et que Gide a longuement développée dans son livre sur le grand romancier russe, celle de la sincérité complète. Rivière, lucidement, en voit les dangers aussi bien que les avantages. Il y a dans l'âme humaine des choses qu'il faut cacher même à sa conscience. Il serait curieux d'étudier cet essai à la lueur nouvelle du freudisme. – Dans le second il expose, avec une franchise qui devait sans aucun doute le contraindre à se torturer lui-même – l'eautontimoroumenos, – la

position exacte qu'il occupait devant le catholicisme, attiré qu'il était par tout ce que la foi donne de repos agissant, et incapable de l'accueillir complètement en lui. Un tel essai nous fait désirer vivement de voir paraître cet ouvrage qu'on annonce de lui et qui doit porter ce beau titre À la trace de Dieu. »]

– Jean PAULHAN, « Jacques Rivière »,
L'Ami du Lettré. Année littéraire & artistique pour 1926, Paris, Bernard Grasset, 1925, p. 190-195

[rubrique « Les disparus » in « Les Lettres », dans un volume achevé d'imprimer en décembre 1925, texte signé « Jean Paulhan » ; six pages en quatre feuillets, conservées au dossier de presse du fonds Jacques Rivière de Bourges, annotées au crayon, de petites croix marginales].

– Jean FISCHBACH, « Chronique musicale »,
Renaissance d'Occident, 1er décembre 1925

[quatre feuillets dactylographiés, à l'alcool, au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 9 ; Absence constatée à la BnF].

– n.s., « Jacques Rivière »,

Le Républicain du Pas-de-Calais, n° 5668, mercredi 2 décembre 1925

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 3 ; mais le texte ne figure pas dans le numéro conservé à la BnF :

« De celui que nous ne cesserons de regretter, nous avons recueilli les plans et les notes qu'il avait jetés sur le papier pour les causeries qu'il fit sur Dieu à ses compagnons de captivité, de septembre 1914 à juin 1917. Ces causeries complétées par des notes pour une Apologétique chrétienne dont Jacques Rivière avait le projet, et suivies de son Journal de captivité, forment le premier volume qui paraîtra depuis sa mort, sous le titre : A la trace de Dieu, et que, dans sa préface, Paul Claudel présente comme "un grand livre, un livre promis à une longue carrière de bienfaisance" »].

– *Gazette de France*, 5 décembre 1925

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 7 :

« On y retrouve – mais nous aurons l'occasion d'en reparler – toute la ferveur, l'activité patiente de l'esprit, et la droiture de pensée qui font de Jacques Rivière une des âmes les plus hautes de sa génération. »].

– René LALOU, « Quelques livres / A la trace de Dieu »,

Journal littéraire, n° 85, 5 décembre 1925, p. 5

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 8 ; avec, en date du « 5 XII. 25 », une carte de visite au nom de « René Lalou / 6, rue de Seine » assurant Isabelle Rivière de son « très respectueux hommage »].

– n.s., « A la Grâce de Dieu »,

Liberté, 5 décembre 1925

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 7 ; l'erreur sur le titre est répétée dans le corps de l'article. Echec de consultation à la BNF, en février 2011, pour cause de bobine cassée].

– Albert THIBAUDET, « Dans la vie religieuse »,

L'Europe nouvelle, 8e année, n° 407, 5 décembre 1925, p. 1641

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 13 :

« Depuis que la séparation des Églises et de l'État (l'acte de la politique républicaine qui a en somme le mieux réussi) a mis nettement le spirituel à part du politique, on risque, à certaines places, de méconnaître le rôle des problèmes religieux dans la vie intérieure de la France. Les drames de la conscience chrétienne l'ignorent encore, cependant, au vif de cette activité spirituelle qui alimente l'activité littéraire, lui donne, au-dedans une nourriture et au-dehors un public »].

– J.J. Van Dooren, « La Vie littéraire / Deux livres posthumes de Jacques Rivière »,

Midi-Bruxelles, 6 décembre 1925

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 10].

– n.s.,

L'Avenir, 7 décembre 1925

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 10 ; extrait d'*A la trace de Dieu*].

– n.s., « Jacques Rivière, *A la trace de Dieu* (N.R.F.) »,

L'Éclair, 38e année, n° 13429, mercredi 9 décembre 1925, p. 2, col. 4

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 7 ; extraits précédés de cette présentation :

« En captivité au camp de Kœnigsbruck, quelques Français, ingénieurs, comptables, libraires, s'étaient réunis, avaient fondé une sorte de cercle ; chacun y parlait à tour de rôle. De ce qu'il savait le mieux. Rivière choisit d'y parler de Dieu. Ce sont les plans et notes jetés alors sur le papier qui sont publiés ici. On ne trouvera donc dans ce livre aucun souci véritablement littéraire, mais une ardente sincérité, un grand souci de l'idée, un effort continuel pour dégager la vérité et la montrer clairement à des auditeurs. Feuilletons. »]

– Pierre LOEWEL, « La Vie littéraire »,

L'Eclair, 38e année, n° 13429, mercredi 9 décembre 1925, p. 2, col. 1-6

[« *Quoiqu'ils datent de 1912 à 1917, ces écrits de Jacques Rivière, décédé l'an dernier, sont bien de ceux qu'on peut placer sous le signe funèbre, puisqu'ils furent médités et tracés alors que la mort régnait sur la terre* » ; coupure au fonds Rivière, *Dossier de presse 1925-1927*, II, f° 11].

– Victor MOREMANS, « **Paul Claudel nous accorde un entretien** », **Gazette de Liège**, 10 décembre 1925

[coupure au fonds Rivière, *Dossier de presse 1925-1927*, II, f° 12].

– Louis de MONDADON, « **Les feux sur l'horizon** », **L'Impartial français**, 12 décembre

1925 [coupure au fonds Rivière, *Dossier de presse 1925-1927*, II, f° 13 : sous la cote BnF Micr. d. 163, il existe bien un numéro à cette date (5e année, n° 135, samedi 12 décembre 1925), mais sans l'article référencé dans le dossier de presse conservé à Bourges : « *Prisonnier au camp de Kœnigsberg, Jacques Rivière avait accepté d'entretenir ses compagnons sur la vérité catholique.* »].

– **L'Eclair**, 38e année, n° 13433, dimanche 13 décembre 1925, p. 2

[rubrique : « Quelques pensées » dans « Courrier des lettres »

« *“La sincérité est un perpétuel effort pour créer son âme telle qu'elle est. Rien de plus menteur que le spontané, rien de plus étranger à moi-même...” / Jacques Rivière, De la Sincérité (Cahiers de Paris)* »].

– Albert THIBAUDET, « **Conversions** »,

Journal de Genève, 96e année, n° 342, lundi 14 décembre 1925, p. 1, col. 1.

« *Sans l'espérance, disait Héraclite, on ne trouvera pas l'inespéré. Sans l'attente, on ne trouvera pas l'inattendu. Ce sentiment d'attente, dans lequel il a toujours vécu, Rivière l'eût senti inefficace et médiocre s'il l'eût conduit à trouver l'attendu. Il eût attiré non pas ce que le christianisme contient de contraire à la raison, mais par ce qu'il implique d'inattendu pour la raison, un inattendu d'où une raison comme la sienne, très raisonnante, très dialectique, très fouilleuse, puisse repartir à neuf. À ce moment, en effet, la discussion, le dialogue avec Claudel l'intéressent plus que le résultat. Et la correspondance s'achève quand il devient patent que sa fin principale, dans l'esprit de Rivière, était cette discussion elle-même et qu'il était plus soucieux de chercher que de trouver.*

Rivière eut, depuis, des périodes chrétiennes, d'autres qui ne l'étaient pas. À la trace de Dieu, écrit en captivité, appartient bien à l'une des premières, avec des réserves pourtant. Rivière n'y fait pas tout à fait œuvre de chrétien installé. Il emploie une dialectique parfois énergique, parfois artificielle, à convaincre autrui (et à se convaincre lui-même) qu'il n'y a pas d'objection valable contre la foi chrétienne, qu'elle constitue un système d'explication inattendu de l'esprit comme tout ce qui est vivant, mais conforme à la nature de l'esprit quand l'esprit se sent vivre.

Il y a en France, dans le catholicisme du laïque, deux versants, deux côtés nettement contrastés : celui de Pascal et celui de Chateaubriand. »

– José VINCENT, « Jacques Rivière / A la trace de Dieu¹ »,

La Croix, dimanche 13, lundi 14 décembre 1925, p. 3, col. 5-6 et p. 4, col. 1

Dans la rubrique « Les livres d'aujourd'hui » ; coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 14 ; texte complet :

« Jacques Rivière, comme il disait lui-même, était “quelqu'un pour qui le monde intérieur existe“, l'antipode exact de ce Théophile Gautier qui n'eut jamais d'yeux que pour le monde extérieur. Bien lui en prit. Cela l'a dû sauver, la grâce de Dieu aidant.

De ce monde intérieur, son dernier livre – hélas posthume ! – est tout plein.

Ce livre fut le fruit des réflexions, méditations et prières que fit Rivière, captif, au camp de Kœnigsbrück ou en représailles, à Hülseberg, entre septembre 1914 et juin 1917. Il est né d'une amère tribulation et d'une grande peine.

Libre à nous, hélas ! de maudire l'épreuve dans le train ordinaire de l'existence. Quelle sottise, cependant ! Comme la maladie, elle est si bonne conseillère ! Elle mit Rivière en face de lui-même et du problème Dieu. Ce problème, il eut le courage de ne pas l'éluder et la sagesse de n'en pas précipiter étourdiment la solution. Il eut bien raison. Dans la recherche du vrai, dans ce que j'appellerai la quête de l'absolu, une hâte excessive et comme enfiévrée ne vaut guère mieux que l'indolence. Prudent, avisé, circonspect, Rivière se marqua à lui-même, dans le plus grand calme, sa ligne de conduite.

Il faut vouloir la vérité d'abord, quelle qu'elle puisse être.

Ne prendre la vérité que quand elle se présente.

Il faut chercher Dieu en se demandant non pas comment y croire, mais s'il existe. La croyance viendra après et n'aura de valeur que dans ce cas...

Ce n'était pas le moins du monde qu'en la circonstance Rivière fût porté à antiponer, ou à restreindre la part de Dieu, une fois que son esprit l'aurait trouvé et que son cœur l'aurait reconnu. Mais il savait bien la gravité et la portée de l'acte de foi. Surtout, il ne se dissimulait point l'effort que nécessitait et qu'impliquait cet acte. Alors, il prit son temps, mais toutefois sans jamais le perdre, sachant bien, d'autre part, que la foi étant vertu surnaturelle et don de Dieu, il n'en pouvait attendre paresseusement le bienfait, comme l'algébriste attend en quelque sorte de la vitesse acquise de ses calculs la solution d'une équation. C'est pourquoi il se donnait un jour à lui-même, après s'être exhorté à ne pas brûler les étapes, le sage conseil de marcher tout de même carrément au-devant de Dieu, quand Dieu, dans sa miséricorde, lui aurait fait quelque paternelle avance :

Ne pas attendre, disait-il, la vérité passivement, ne pas croire qu'il n'y aura vérité que quand elle s'imposera à nous. Ne pas rester dans l'attitude de celui qui ne veut croire que ce qui vient le trouver, que ce qui se recommande par une évidence particulière, par soi seul.

Point d'acte de foi sans élan de volonté, sans un front qui s'abaisse devant la vérité et devant Dieu pour acquiescer, pour dire oui. En cette matière, la sommation de Dieu ne lie pas notre libre arbitre. Il nous est loisible de dire non au moment même où le rayon de divine lumière traverse notre intelligence et de nous envelopper de ténèbres.

Voilà ce que Jacques Rivière comprit tout de suite, avec bien d'autres choses encore, moyennant le secours des divines lumières. C'est pourquoi il n'eut garde de donner dans certaines erreurs, d'enfourcher, même après les plus réputés des esprits de la génération antérieure à la sienne, certains dadas naguère assez universellement respectés, et qui, sous

¹ Un vol. 12 francs.

prétexte de rajeunir, de moderniser la vieille idée chrétienne, tendaient terriblement à la pervertir ou à la compromettre. Ce bloc enfariné de l'évolutionnisme, par exemple, dont Brunetière s'enthousiasma au point de le transplanter si bizarrement dans la religion et dans l'art : évolution du dogme, évolution des genres, lui, Rivière n'en fut pas dupe. Peut-être alla-t-il même un peu loin, en déclarant radicalement incompatibles² l'idée catholique et l'hypothèse, longtemps féconde, surtout en histoire naturelle, de l'évolutionnisme. A coup sûr, nous devons cependant lui savoir gré d'avoir flairé en ce domaine un abus et un danger et d'avoir garé d'une marotte plus éblouissante que solide des cerveaux a priori trop favorablement prévenus.

Il faut noter en passant, *a-t-il dit*, que toutes les tentatives pour greffer l'évolutionnisme sur le catholicisme (Brunetière) sont fausses dans le principe. Ce sont vraiment les deux antipodes dans le monde des idées. Non seulement sur la question de l'origine des choses : opposition entre création et évolution ; mais même sur l'histoire, sur le développement du monde...

Rivière tranche ainsi volontiers et souvent les débats avec une tranquille audace dont certains esprits s'étonneront. Un peu comme Chesterton, par horreur de certains lieux communs assez cyniquement bourgeois, par horreur aussi d'un certain assez bas conservatisme dévot, il pousse parfois ses affirmations jusqu'au plus aigu des paradoxes. Et, par exemple, plein de l'idée fondamentale du vrai christianisme qui est détachement et tendre solitude en Dieu, il va jusqu'à parler de certaines tendances antisociales de la doctrine évangélique. Ne jetez pas d'emblée les hauts cris. Suivez patiemment et charitablement le fil de son raisonnement. Vous le verrez bientôt déduire avec prudence, rattraper doucement ce qu'il semble avoir dit de trop, retoucher, nuancer, expliquer, distinguer. Prise au pied de la lettre, sa formule serait scandaleuse. Laissez-la s'encadrer dans le contexte. Vous la verrez s'éclaircir, se restreindre, au vrai sens que Rivière a voulu lui donner, et qui se peut exprimer en ces termes qu'il ne nous en coûte plus d'admettre : incompatibilité entre le monde et l'Évangile, entre le siècle et l'éternité, entre les visées bassement matérialistes de tant de sociologues et la primauté du spirituel dans tout cœur que Notre-Seigneur a façonné :

On sait combien en fait le souci de la richesse domine toutes les préoccupations sociales. Toute société, plus ou moins franchement dit à ses membres le fameux *Enrichissez-vous* de Guizot. Mais le christianisme, au contraire, invite à s'appauvrir...

Rivière, il va sans dire, entend par là le fait de conquérir l'esprit de pauvreté.

Tandis que toute réforme sociale tend au contraire à transformer les pauvres en riches, tout précepte chrétien tend, au contraire, à transformer les riches en pauvres.

Bienheureux les pauvres en esprit !

Dans son long et cruel exil, Rivière a eu tout le temps de creuser de tels problèmes. Réduit à l'inaction physique, mais l'esprit libre – rappelons-nous à ce propos le grand mot, si magnifiquement paradoxal aussi de saint Paul : Etant enchaîné, je suis libre, – il s'est réfugié dans la méditation et la contemplation. Pas plus, certes, qu'aucun autre enfant d'Eve, il n'est parvenu à sonder tout l'abîme de notre foi. Du moins, il en a résolument franchi le seuil. Longtemps replié sur lui-même, l'œil orienté vers la seule étoile qui le pût guider dans son éloignement et sa détresse, il alla plus loin dans certaines pensées que le commun d'entre nous, qu'un absurde train de vie, tout alourdi de pauvres soucis temporels, distraît ou éloigne des préoccupations essentielles. Et cela, il gagna de mieux savoir et de mieux comprendre une foule de choses, et spécialement celle-ci que le vrai croyant est l'être du monde le moins facile à duper. Un autre l'avait proclamé avant lui :

Incrédules, les plus crédules.

A son tour, il a dit à peu près la même chose avec toute pareille énergie :

² Voir à ce propos les vues plus indulgentes du P. Monsabré.

Être quelqu'un qui croit, c'est être quelqu'un à qui l'on n'en fait pas accroire.

On aimera la méditation que nous a laissée Rivière, dans le même livre, sur le Confiteor. Pour cette prière à base d'humiliation en sa première partie et d'espoir dans la seconde du fait de l'intercession attendue, Rivière a montré une prédilection singulière. Aussi le commentaire qu'il en a donné est-il profondément attachant et tout débarrassé de creuse littérature. Rivière a feuilleté ce texte avec amour, il l'a tourné et retourné dans tous les sens, pour en extraire toute la nourrissante et consolante substance.

Composition étonnante, dit-il.

La première partie : découverte de toute cette puissance au-dessus de nous, de tout ce tribunal auquel nous ne pensions pas, qui était là pourtant au moment même du péché. Le pécheur refuse d'être tout seul, il renonce à ces arrangements qu'il pourrait conclure avec lui-même, il se prive de la solitude où l'on se tire toujours d'affaire, où l'on finit toujours par dégoter la bonne excuse.

Le mea culpa, c'est ce qui fait toute la différence entre la confession littéraire et la confession religieuse. Il ne faut pas contester qu'il y ait au fond de la confession littéraire, si sincère, si dure, si entêtée à la vérité soit-elle, une espèce de délice et comme un arrière-goût de miel. Mais au fond de la confession religieuse, il y a tout au contraire cette épouvantable goutte d'amertume du mea culpa. Au lieu du plaisir de s'apercevoir unique et inimitable, ce qu'il y a au fond, c'est l'horreur et la honte de reconnaître qu'on a participé à la grande turpitude universelle...

Et il ajoute, ramenant la question à son point de vue personnel :

Considérée de cette façon et avec les forces que me donne en ce moment mon humiliation, je crois que je réussirai à me rendre enfin capable de contrition.

Mais il est toujours dur de dépouiller le vieil homme. Une âme n'est jamais à bout de peine. Paris ne s'est pas fait tout en un jour. Encore moins le salut d'une âme.

Le carnet de Rivière nous le montre bien. Le prisonnier a connu, là-bas, dans son exil, l'amertume de voir, comme il dit, se déplacer ses préoccupations, reparaître son indépendance, sa curiosité, son appétit de tout et même les germes de son ancienne impiété. Il a failli, il a manqué. Mais il ajoute : Tant pis ! non pas pour marquer une insouciance qui serait criminelle après tant de faveurs reçues de Dieu, mais bien plutôt sa bonne volonté et son désir de réparer sur l'heure.

Voilà en deux mots ce qu'est ce livre : des manières de Confessions, après tant d'autres depuis celles de Saint Augustin. Rien ne nous passionne plus aujourd'hui que l'histoire incidentée des âmes et surtout celle des sincères résipiscences.

A cet égard, en ce moment, Dieu nous comble. J'apprenais ces jours-ci quatre conversions impressionnantes. Ce n'est pas l'heure d'en parler, surtout sans le consentement exprès des intéressés. Patience ! L'essentiel est que Dieu fasse dans le silence qui lui est cher sa grande besogne d'illumination et de pardon.

Vous en pouvez voir comme moi quelque chose dans le livre posthume de Jacques Rivière ; A la trace de Dieu ! »

– **Albert THIBAUDET**,

Journal de Genève, 14 décembre 1925

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 13].

– **André de La PERRINE**, « A la trace de Dieu »,

Le Courrier illustré, 4e année, n° 48, dimanche 20 décembre 1925, p. 2.

[rubrique : « Courrier des Lettres » ; coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 15 :

« *La mort sublime les hommes, aux yeux du siècle. Nous connaissons mal les vivants – inhabitués, incapables que nous sommes de les séparer de leur famille, de leur groupe. Jacques Rivière, en sa courte vie, représentait essentiellement La Nouvelle Revue Française. Aujourd'hui, sa figure, ses pensées nous apparaissent seules et plus hautes. La mort a permis cette révélation.*

C'est un grand bien pour un jeune écrivain de connaître, à l'heure de sa formation, un illustre aîné. Jacques Rivière connut Claudel. La si belle correspondance qu'ils entretenirent vient d'être publiée (numéros d'Août-Septembre-Octobre 1925 de la N.R.F.)

L'influence du grand poète catholique est manifeste dans la conversion de Rivière, dans le retour, plutôt, à sa foi d'enfance. La Providence a conduit cette âme de bonne volonté à travers le pèlerinage de l'intelligence depuis la confusion de l'adolescence jusqu'à ce jour de Noël 1913 où par un acte à quoi la noble délibération du jugement avait plus de part que l'exigence du sentiment, il vint s'agenouiller aux pieds du saint curé de Clichy. La guerre le trouva prêt. Dans sa longue captivité de Kœnigsbrück ou au camp de représailles de Hülseberg, il organisa, avec quelques prisonniers, des causeries. Celles que J. Rivière choisit, avaient Dieu pour sujet.

Ce sont ces lignes écrites en captivité, dans ce « sévère tête-à-tête avec Dieu », selon l'expression de Claudel, que des mains pieuses ont réunies sous le titre : A la trace de Dieu. Notes, études, simples phrases mêmes où l'impitoyable analyste s'exprime !

“*Quel tour Dieu m'a joué tout de même ! Comme il a bien su se saisir de ce souhait d'une humiliation que je faisais dans le vide, sans savoir, comme il a bien su le relever, le comprendre mieux que moi, l'exaucer avant même que j'eusse bien compris ce qu'il signifiait. Il m'a eu comme un enfant. Il a dû rire de voir combien il m'avait eu facilement*”.

Que ne nous eût pas donné Jacques Rivière si, vivant, il eût osé agir sa foi ! »

– Alb. GOOSENS, « Rivière – Jacques / A la trace de Dieu »,
La Revue des auteurs et des livres, Bruxelles, 20 décembre 1925

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 15 ; sous la cote 8° Q 5196, la collection de la BnF est très incomplète].

– n.s., « A la face de Dieu / Par Jacques Rivière »,
Le Soir, 39^e année, n° 354, 20 décembre 1925

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 15 ; référence non trouvée à cette date sous la cote JO-20771].

– Pierre HERBEL, « Petites nouvelles »,
Le Nouveau Siècle, nouvelle série, 1^{ère} année, n° 16, mardi 22 décembre 1925,
p. 4, col. 4

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 15 :

« *On sait que Jacques Rivière, grand ami de Proust, avait assumé le soin de revoir son manuscrit embroussaillé et d'en tirer la mise au net nécessaire à l'imprimerie. C'est le*

docteur Robert Proust, frère de l'écrivain, qui, après la mort de Rivière, acheva cette tâche difficile »].

– **Henri POURRAT**, « **Idéalisme et vérité** »,

Revue des jeunes, t. XLVI, n° 20, 25 décembre 1925, p. 518-530

[voir p. 521-524 la lecture par Pourrat des deux essais de Rivière parus aux Cahiers de Paris, et cette remarque : « *Ces citations risquent d'ailleurs de donner une idée fautive du sentiment de Jacques Rivière. Il faut lire les deux essais.* » (p. 524)].

– **Emmanuel BUENZOD**, « **Causerie littéraire / A la Trace de Dieu** »,

La Semaine littéraire, Genève, trente-troisième année, n° 1669, samedi 26 décembre 1925, p. 618-621

[livraison complète au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, insérée entre les f° 16 et 17. Fin :

« [...] *et c'est encore cette même pureté d'accent, ce même courage, cette même ardeur à affronter ses responsabilités, à s'efforcer de comprendre les torts de la créature et ses faiblesses, qui animent les pages du Journal de Captivité que la piété de Mme Rivière a cru pouvoir confier au public. Assemblés, tous ces témoignages nous aident à comprendre, malgré leur aspect provisoire, quel héros moral fut Rivière et combien, en dépit d'imperfections de caractère que, par humilité, par scrupule, il s'est attaché à exagérer plutôt qu'à dissimuler, le portrait que nous trace de lui-même son livre s'impose au respect et à l'admiration. Mais nous n'avons voulu ici qu'attirer l'attention sur "un grand livre, un livre promis à une longue carrière de bienfaisance" (Claudel), un livre dont ceux qui l'auront lu n'oublieront ni la sobriété persuasive ni cette vigueur basse, intense, de l'accent – comme d'une voix qui parlerait à l'oreille ou qui s'élèverait de la conscience.* »]

– **Georges RENCY**,

L'Indépendance belge, 95^e année, n° 360-361, samedi 26 et dimanche 27 décembre 1925, col. 5

[rubrique « La Vie littéraire » ; coupure au fonds Rivière sans nom d'auteur, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 16 :

« *Ne faisons pas de rapprochement excessif. Cependant la qualité d'âme d'un Jacques Rivière ne rend pas ridicule le rappel des 'Pensées' de Pascal. Entendons par là que ce sont des ouvrages de même genre et de même son. La littérature proprement dite y perd tous ses droits et ce qui y est capable de nous émouvoir, quelles que soient nos convictions personnelles, c'est le grand désir de vérité nue, indépendante de toute considération sociale, qui s'y affirme avec exaltation. M. Paul Claudel, dans la préface de l'ouvrage, souligne éloquemment le "désintéressement" d'un Jacques Rivière, qui revient à la foi chrétienne par un simple élan de l'âme, et non parce que la religion est contraire à l'ordre social. Il n'y a pas ombre de pragmatisme ou de politique dans les pages souvent très belles et de psychologie profonde, de À la Trace de Dieu »].*

– Lucien WAHL, « “A la trace de Dieu” / par Jacques Rivière »,
L'Information politique, 27e année, dimanche 27 décembre 1925, p. 4, col. 2 ;
coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 15].

– n.s.; « Au sommaire... »,

L'Eclair, 38e année, n° 13451, jeudi 31 décembre 1925, p. 2, col. 2

[« ... de la *Nouvelle Revue Française* : “Jacques Rivière ou la féconde humilité” par Charles du Bos »].

– Paul SOUDAY, « Jacques Rivière : A la trace de Dieu »,

Le Temps, 65e année, jeudi 31 décembre 1925, p. 3, col. 1 à 6

[rubrique : « Les livres » ; deux coupures au fonds Rivière, l'une volante, l'autre collée dans le Dossier de presse 1925-1927, II, f° 17].